

L'engouement des gens à participer à cette activité (plus du double de l'an dernier) démontre encore une fois que la FSE a mis dans le mille en fournissant l'occasion aux personnes fréquentant les services de l'éducation des adultes de s'exprimer ainsi.

Au-delà de cette participation, nous ressentons comme une urgence de l'écriture, un besoin de raconter, de se raconter. Par de nombreux et vibrants témoignages, nos adultes en prenant la plume ont décidé, selon leurs moyens, selon leur niveau de maîtrise de la langue, de nous dévoiler leurs sentiments, leurs émotions.

Si certains auteurs en herbe se sont simplement servis de leur imagination pour nous divertir et nous permettre d'alléger l'intensité dramatique de certains autres textes, il est étonnant de constater à quel point cet exercice d'écriture a pu servir d'exutoire à d'autres qui n'ont pas hésité à se mettre à nu pour nous livrer leur message. Ils avaient besoin sans doute de raconter une histoire, leur histoire et ainsi démontrer une forme d'espoir en la vie, malgré les déboires et les malheurs parfois horribles qui ont pu les affecter.

Quoi de plus paradoxal en effet de constater que ce que la plupart appellent « *leur plus belle histoire* » puise son origine dans ce que j'appellerai euphémiquement les difficultés de la vie. Je n'en citerai que quelques-unes : inceste, viol, perte d'un être cher, divorce, séparation des parents vécue par les enfants, violence conjugale, dénuement extrême, maladie, chômage, drogue...

Soudain, au milieu de tout cela naît une fleur, une fleur de sang, une fleur de joie, une fleur d'amour, une fleur qui nous touche, qui nous ressemble. C'est celle-là que je vous souhaite de découvrir, qui justifie l'existence de ce recueil, qui rend soudain soutenable l'insoutenable...

Gaston Beauregard



Ma plus belle histoire

Ma plus
belle
histoire

Ma plus belle histoire

**Recueil de textes publié par la Fédération des syndicats de l'enseignement
et la Centrale des syndicats du Québec
320, Saint-Joseph Est, bureau 100, Québec (Québec) G1K 9E7**

Coordination du projet

Manon Ouellet

Réalisation graphique de l'intérieur

Graphiscan

Réalisation de la couverture

Centre Multimédia

Secrétariat

Sylvie Germain, Guylaine Guèvremont, Isabelle Plante, Elizabeth Savard

Diffusion

Manon Ouellet

Impression

A G M V Marquis

Tirage

800 exemplaires

Dépôt légal

Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 2-89061-092-6
2005



Ma plus belle histoire


Le recueil de nouvelles *Ma plus belle histoire* rend hommage à toutes celles et tous ceux qui relèvent un des plus gros défis qui soient : celui de terminer un parcours de formation à l'éducation des adultes, en francisation ou en alphabétisation. De plus, il souligne le travail extraordinaire des enseignantes et enseignants qui y oeuvrent et qui, par l'exemple, savent susciter puis soutenir un des éléments essentiels de la réussite : le goût du dépassement de soi.

Le concours d'écriture, qui donne vie pour la deuxième année à ce recueil, appelle de témoignages hors du commun : si les mots dansent sous nos yeux, ils racontent surtout l'indicible cheminement de celles et ceux qui se prêtent au jeu. Par l'entremise d'un texte relatant des expériences personnelles, chaque élève qui a participé à ce concours s'ouvre à nous pour exposer sa force, son inspiration, sa détermination, mais aussi sa fragilité et sa vulnérabilité.

Pour les enseignantes et enseignants à l'éducation des adultes, chaque élève est un exemple de ténacité et d'accomplissement. Leur quotidien est chargé de vécu, tantôt troublant, tantôt très exigeant, mais toujours extrêmement enrichissant.

À l'occasion de la Semaine québécoise des adultes en formation, nous vous invitons à lire ces lignes qui sauront vous toucher et qui vous feront réaliser qu'au-delà de l'appellation « adultes en formation », ce sont surtout des êtres humains en plein épanouissement et en plein accomplissement qu'il faut célébrer.

Saluons tous les artisans qui ont contribué à cette publication !



Johanne Fortier, *présidente*



***Ma plus belle histoire* rend hommage**

**À tous ces adultes en formation
Aux enseignantes et aux enseignants qui y œuvrent**

C'est maintenant un rendez-vous.

La deuxième édition de ce recueil de textes vous est présentée à l'occasion de la Semaine québécoise des adultes en formation.

Ce concours d'écriture *Ma plus belle histoire* s'adressait à tous les élèves inscrits à l'EDA, en particulier aux groupes en français, en alphabétisation et en francisation. Ce concours incitait les élèves à raconter une histoire, en expliquant comment elle les inspire, comment elle est reliée à leurs expériences personnelles et quelles émotions elle suscite chez eux.

Traduire en mots une histoire qui nous touche, se livrer aux autres par le récit de sa propre histoire, voici le défi relevé par 50 élèves inscrits à l'éducation des adultes.

Et que commence ce rendez-vous avec la lecture de ce recueil *Ma plus belle histoire*, édition 2004-2005.

A handwritten signature in black ink, reading "Paula Duguay". The signature is fluid and cursive, with a large loop at the beginning of the first name.

Paula Duguay, *vice-présidente*
Fédération des syndicats de l'enseignement

Le voyage

Il y a déjà neuf ans, un merveilleux voyage que la vie m'a réservé a commencé...

Un soir d'hiver, le 23 janvier 1996, le verglas avait tapissé les rues de Montréal. Elles semblaient désertes. Pour ma part, je m'y trouvais avenue des Pins en direction de l'hôpital Royal-Victoria car le jour « J » était arrivé : je m'apprêtais à donner la vie.

Depuis plusieurs mois, je m'y préparais comme pour un grand voyage (ma valise, mes lectures, mes guides) pour cette nouvelle expérience. Quelques heures plus tard, elle était déjà là, dans mes bras. Seigneur que je la trouvais belle avec son petit nez rond et ses joues roses. Dans la soirée, une infirmière entra et me demanda quel était son nom. Je regardai ce petit être et j'essayais d'imaginer plus tard ce qu'elle aurait l'air ? Quel métier elle ferait ? Plein d'images inondaient mon esprit. Voilà ! elle s'appellera « Joanie-Marika ».

Les mois avaient passé, quatorze mois exactement, et Joanie ne semblait pas pressée de s'asseoir, de marcher, même de tenir sa tête. Alors quelques coups de téléphone plus tard, j'étais assise dans le cabinet d'un docteur qui, je vous l'avoue, ressemblait à tous les autres. J'expliquai mes inquiétudes au pédiatre. Ensuite sur sa demande, je devêtis ma puce. Il la regarda, la plia, la replia, la tourna. Joanie semblait rigoler, elle semblait se demander ce que cet homme cherchait. La séance étant terminée, le docteur s'était assis et m'avait dit : « C'est clair que votre enfant est atteint de paralysie cérébrale et qu'elle ne marchera sûrement jamais ». En entendant ces paroles, on aurait dit que mon esprit s'était détaché de mon corps. Je le voyais, il me parlait, ses lèvres bougeaient, mais pourtant aucun son ne venait à mes oreilles : le « CHOC ».

Arrivée à la maison, j'avais pleuré, pleuré toute la nuit, même si au fond j'ignorais l'ensemble des conséquences de la paralysie, mais justement c'était l'inconnu et j'avais peur. Je savais désormais qu'elle ne serait jamais comme le petit Miguël d'en face,

Jérémi le voisin ou même ma nièce Niki Lee. Quelques jours avaient passé, le calme était revenu et je réalisai que, avant le diagnostic et après, elle restait la même : elle me semblait encore plus belle, plus forte.

Un jour, je tombai sur un poème de Hélène Müller. Enfin, quelqu'un qui semblait avoir fait un bout de chemin similaire au mien, mais elle, elle était parvenue à le mettre en mots. Elle expliquait le fait d'avoir un enfant malade en faisant une métaphore avec la symbolique du voyage. Elle racontait en effet la grossesse comme une préparation à un voyage en Italie : « On achète des tas de guides, on planifie et on imagine. Plein de gens ont déjà vu l'Italie et nous vantent les mérites de ce pays. Mais quand la vie nous donne un enfant handicapé, c'est comme si dans l'avion l'agent de bord se lève et dit : « Bienvenue en Hollande ! ». « En Hollande ! », je suis sensée aller en Italie... Toute ma vie, j'ai rêvé de ce pays... « Or, il y a eu des changements dans le plan de vol et désormais c'est ici que l'on doit rester. La chose importante à comprendre, c'est qu'on ne se retrouve pas dans un endroit sale où règnent famine et maladies, c'est juste un endroit différent. »

À partir de cet instant, j'ai compris qu'on doit sortir, aller chercher de nouveaux guides et apprendre une nouvelle langue, sans compter qu'on fera alors la connaissance de nouvelles personnes qu'on n'aurait jamais rencontrées autrement. C'est un endroit où le rythme est un peu plus lent, mais lorsqu'on y a séjourné un certain temps, qu'on a pu reprendre son souffle et qu'on regarde autour de soi... on remarque qu'en Hollande, il y a des moulins à vent et des tulipes. Il y a même des Rembrandt !

Pendant ce temps, tous ceux qu'on connaît sont occupés à visiter l'Italie... à vanter les merveilles de ce pays. Cependant, si on passe sa vie à pleurer ce voyage manqué en Italie, on se prive de profiter pleinement de toutes les beautés uniques de la Hollande ! Ce poème m'a inspirée et aidée à mieux apprécier le privilège que la vie m'a offert : celui de pouvoir visiter un pays que tant de personnes ignorent.

Aujourd'hui plus que jamais, j'adore mon voyage et j'en remercie Joanie, mon ange, d'être mon guide... J'ai visité la Hollande et le 3 octobre 1997, je suis partie pour l'Italie. Réflexion faite, le bonheur n'est pas davantage en Italie qu'en Hollande. Il est dans notre esprit et notre cœur. On voit certes avec les yeux, mais on apprécie avec l'esprit et le cœur...

Kathy Chouinard, Centre La Relance

Un enfant de rêve

Croyez-vous aux rêves prémonitoires ?

Il y a plusieurs années, ma sœur était enceinte et elle voulait une fille. Suite à son échographie qui lui annonçait un autre garçon, elle fit ce rêve.

Dans ce rêve, elle y voyait un bébé qui flottait sur l'eau. Subitement, elle le voyait qui s'y enfonçait tranquillement. Elle entendit une voix qui lui demandait de plonger pour sauver ce bébé, mais elle hésita. Elle ne savait pas nager.

C'est alors qu'elle revit le même enfant quelques années plus tard devant un gâteau de fête avec 8 bougies. L'enfant avait besoin de son aide pour marcher et cela la troubla énormément.

Immédiatement, son rêve continua sur une autre scène où on y voyait toujours le même enfant devenu adolescent. Cet enfant reposait dans un cercueil. Aussitôt, ma sœur comprit qu'elle devait plonger pour sauver cet enfant, même au prix de sa vie. Elle se réveilla en sursaut et accepta ce deuxième garçon avec joie.

Quelques mois plus tard, elle donna naissance à un magnifique garçon parfaitement en santé. Cet enfant était un enfant de rêve,

car il était toujours content, n'exigeait pas beaucoup de choses matérielles dans la vie et était très intelligent. Il était un enfant parfait.

Subitement, le jour de son huitième anniversaire de naissance, il se plaignit à sa mère d'avoir mal à un genou. Comme il ne se plaignait pratiquement jamais, sa mère consulta aussitôt un médecin. On lui apprit que son enfant souffrait d'un ostéosarcome (cancer des os).

Alors commença toute une vie de problèmes pour cet enfant. Les traitements de chimiothérapie ne le décourageaient jamais. Il était toujours positif et voulait s'en sortir. Imaginez un enfant de huit ans qui doit faire le choix de se faire amputer la jambe ou se faire installer une tige d'acier à l'intérieur pour remplacer son genou. Il fit ce choix le matin de l'opération seulement et on lui installa une tige.

Les opérations multiples et les traitements de chimiothérapie ne vinrent pas à bout de son moral qui restait toujours positif. Il combattit son cancer pendant six ans, jusqu'au bout.

Finalement, jusqu'à la dernière minute, il resta à la maison avec ses parents. Il mourut à quatorze ans, dans les bras de sa mère avec un dernier sourire sur les lèvres.

Cet enfant était né d'un rêve, n'avait pas eu une vie de rêve, mais était parti souriant comme un enfant de rêve.

En terminant, cette histoire est entièrement véridique et je vous demande :

Croyez-vous aux rêves prémonitoires ?

*Monique Michaud, Centre de formation aux adultes, Cabano,
Commission scolaire du Fleuve-et-des-Lacs*

Les mains de maman

J'ai envie que maman me caresse doucement ma tête comme quand nous regardions la télévision et que je mettais ma tête sur ses genoux. Ses mains caressaient mes cheveux en croisant les doigts entre eux.

Les mains de maman bougent toujours pour saluer, pour prendre les miennes, pour dire – NON – avec son doigt levé un peu, pour faire des succulents repas, pour travailler constamment dans toutes les tâches qu'il y a dans la maison.

Je trouve toujours les mains de maman chaleureuses, elles touchent mes épaules pour me dire – je suis ici – mon dos pour m'encourager, mes joues pour me choyer. Maman me serre fort dans ses bras et ses mains pour me dire : je t'aime avec tout mon cœur.

Les mains de maman étaient plus claires et plus fortes quand j'étais petite. Je les cherchais toujours pour demander de l'aide. Elles calmaient la douleur sur mes blessures, elles peignaient ma chevelure, elles m'aidaient à corriger mes devoirs. Elles me faisaient des dessins pour l'affiche de la classe de sciences. Elles ont cousu mes uniformes pour le cours de gymnastique.

Maintenant, les mains de maman sont d'une couleur plus foncée, elles ont les taches d'une belle vieillesse, elles ont beaucoup de rides, elles ont vécu beaucoup de choses... Elles sont toujours chaudes quand je les touche. Elles sont vraiment belles.

Elles travaillent encore, tout le temps sans arrêt. Les mains de maman sont artistiques aussi. Elles font des décorations pour l'arbre de Noël et d'autres belles choses pour embellir la maison et je peux vous dire que je suis fier de décorer mon arbre de Noël avec toutes ces belles œuvres d'art. Mon arbre se transforme dans un être plein de vie et d'amour, il est magique.

Maintenant, je suis ici, dans un autre pays, loin de maman... Comme j'ai de la nostalgie ! Comme j'aimerais prendre ses mains entre les miennes et les baiser. Comme elles me manquent !

Les mains de maman sont toujours pleines d'amour... Elles sont tendres, douces, amicales, gentilles...

Elles sont les mains de maman et je l'aime de tout mon cœur.

*Claudia Patricia Pachón Palacios, Centre de formation des Makoutains,
Pavillon Jacques-Cartier, Saint-Hyacinthe*

L'hymne à l'amour

Ma plus belle histoire, un thème qui fait monter plusieurs bons moments de ma vie. Puis bien des sujets croisent mon esprit et voilà que je m'arrête sur ce qu'il y a de plus universel sur cette terre : l'amour. Je me souviens que, dans ma petite enfance, j'étais en admiration pour les contes de fées, de là est née ma fascination pour l'amour. Toutes ces belles princesses aux vies passionnantes qui trouvaient un prince charmant à aimer pour toujours, c'était, dans mes petits yeux d'enfant, l'idéal d'une vie. D'où la phrase fétiche qui a marqué le cœur de bien des petites filles : « Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants ». Dans mon cas à moi, j'étais émerveillée par cet amour éternel qui ne s'éteignait pas. Je revois à l'instant dans ma tête ces livres de « Cendrillon », « La belle au bois dormant », « La petite sirène » et plein d'autres. J'ai demandé et redemandé la lecture de ces magnifiques histoires d'amour. La vie de château, les princes sur de grands chevaux blancs, les robes de toutes les couleurs, qu'y a-t-il de plus beau pour remplir les rêves ? Évidemment, les temps ont bien changé, mais une seule chose demeure et n'est pas reliée à une époque : l'amour est toujours là. J'ai grandi en cultivant cette valeur si pure de croire que l'amour est plus fort que tout et la flamme m'a habitée, même les nuits où l'amour m'a fait mal. On aura beau dire ce qu'on voudra, il n'y a pas de plus grand bonheur que celui d'être aimée et d'aimer en retour. Se blottir contre

quelqu'un pour se sentir en sécurité ou pour simplement tremper dans sa chaleur. Pouvoir échanger une complicité dans un seul regard. Avoir une personne sur qui nous appuyer lorsque l'on doute ou que des coups durs surgissent, un être présent pour te donner et recevoir du plaisir et qui fait glisser du bon dans ta vie puisqu'il veut partager du bonheur avec toi. Qui peut repousser toutes ces émotions et ces moments merveilleux ? Bien sûr, tout n'est pas parfait mais pourquoi cesser de croire en l'amour ? Sur notre route, oui il y a des embûches mais lorsqu'on choisit de les affronter, on se donne la chance d'aimer encore plus. Je crois sincèrement qu'il faut s'accrocher à ce rêve, apprendre à s'abandonner et ne jamais laisser mourir l'espoir. Dans notre société moderne, j'ai perçu beaucoup trop de désillusions et de cœurs brisés par des amours meurtris et cela m'affecte de penser qu'on se refuse à l'amour par peur d'avoir du chagrin. Il faut oser avancer et avouer nos sentiments, ce sont eux qui nous mènent toute notre vie. J'ai horreur des regrets, ils sont des traces de tristesse et rien n'est agréable à regretter. Comme à tout le monde, moi aussi l'amour m'a fait verser des larmes. Mais grâce à ces larmes, j'ai pu me bâtir et découvrir la femme que je vais continuer de devenir. La magie continue de vivre si on se donne la peine de la réanimer. Je continue chaque jour d'embellir mon propre conte de fées. Je n'ai pas rencontré mon prince charmant mais je l'attends dans l'espérance. Il n'arrivera pas sur un cheval blanc mais je sentirai dans ses yeux tout l'amour du monde. Voilà mes origines, ce qui me pousse à écrire et toute mon inspiration, tant dans ma vie que dans mes rêves. Je crois que ces histoires qui ont embelli mon enfance vont m'accompagner toute ma vie car je m'y suis accrochée. L'amour efface la guerre et donne un sens à tout ce qu'il touche. Ouvrez les yeux, il y a de l'amour pour vous aussi !

Amélie Morin, Centre Christ-Roi, Mont-Laurier

Coup de cœur

J'y suis entrée : une classe de personnes inconnues. Les regards scrutaient en cachette les uns les autres en souhaitant percer le mystère du sourire à peine esquissé. Peur d'être ridicule ? Possible... Pourtant, peu à peu, timides mais audacieux, capables mais maladroits, ils commençaient à dévoiler leur personnalité.

Je les observais : ce qui me frappait c'était l'antagonisme des comportements de chaque personne. D'une part, des coups d'œil interrogatifs fixés sur le professeur avec l'incertitude du novice, d'autre part, l'âge mesuré en rides caractérisant une assurance, une expérience personnelle, qui donne une certaine stabilité.

Je les sentais gagnants et perdants : gagnants, parce qu'ils ont eu la force de choisir le meilleur pour leur vie, ils ont réussi à fuir un monde sans espoir. Perdants, parce qu'il était un peu trop tard pour eux : ils étaient déjà adultes, condamnés à accomplir de menus emplois. Je retrouvais en eux l'ombre d'un gérant, l'image d'un chercheur, le souvenir d'un ingénieur, courbés cependant sous le fardeau de la barrière linguistique.

Dans ce milieu un peu bizarre qui ne ressemblait à rien de ce que je connaissais, j'ai senti mon cœur gagné par amour et une grande compassion pour ces écoliers vieillis, ayant un comportement scolaire presque idéal. Ils étaient mes collègues. Je leur devais mon admiration pour leur idéalisme, pour leur force face au risque qu'ils ont pris et pour leur courage d'abandonner la sûreté. Là-bas, ils étaient au sommet d'une petite pyramide ; ici, ils devaient retourner en bas de l'échelle, presque inaperçus, à la base d'une grande pyramide.

Ils regardaient le professeur avec une telle soif de savoir dans leurs yeux, leurs mains feuilletaient les papiers d'école attentivement, on aurait cru que l'école était pour eux l'unique solution à leurs problèmes. Probablement qu'ils avaient raison...

Après quelques jours d'exercices, on a commencé à communiquer entre nous. Il n'était pas grave de faire des fautes en s'exprimant. Le but le plus important avait été atteint : nous nous entendions.

Quand j'ai vu combien j'avais de problèmes à transmettre en français ma première idée abstraite, j'ai voulu me rappeler comment j'avais appris à parler le roumain, ma langue maternelle... Et je crois que chacun de nous pensait comme ça, à la même chose.

Je voyais la classe comme une clepsydre : en haut se trouvaient toute leur richesse morale, toutes leurs expériences de vie accumulées, tout ce qu'ils représentaient à ce moment-là et, en bas, tout ce qu'ils avaient réussi à communiquer, à partager, à confesser de leurs expériences de vie. Au milieu, on y trouvait le trou, la langue française. Il ne restait que le temps... Mais il n'y a rien de fâcheux en cela, parce que la grandeur d'un homme se cache dans ses mystères.

Emilia Fârcuțiu, École des adultes Antoine Brossard, Brossard

La course effrénée

Rien ne sert de courir, il faut partir à point (Jean de Lafontaine)

Déjà super pressé, avec en plus une Rébecca furieuse pendue à ses baskets, Danny court comme un dératé. Le souffle court, une crampe au côté, son cœur bat la chamade.

- Mon maudit. Si je t'attrape ! crie Rébecca, épuisée.
- Tu cours pas assez vite ! lance-t-il par-dessus son épaule.

Vite ! Après le coin de la rue Saint-Georges, personne ne pourra l'attraper. Plus loin, à côté de la grande maison verte de M. Tremblay, Danny a l'intention d'emprunter la ruelle, jusqu'au passage dans la clôture donnant sur la cour arrière de l'école. De là, retour à la maison, sans plus tarder.

À bout de souffle, Rébecca gémit : « Tu vas me le payer, maudit niaiseux. »

Pour sûr, il n'aurait pas dû lui pincer une fesse, au parc. Mais, évidemment, il n'a pas su résister. C'est tellement drôle de voir la grande rousse en colère. Un vrai taureau ! Son visage rougit, se crispe de rage. Son regard s'assombrit, ses yeux virent au noir et lancent des éclairs. Elle respire si fort que l'on a l'impression de voir la vapeur lui sortir par les narines. Puis, elle fonce sur l'adversaire.

- Ouais ! Adieu ma belle ! s'esclaffe Danny, en traversant, finalement, la rue devant l'école.

BADANG ! Une voiture vient heurter Danny. Couché sur l'automobile, les dents de devant étampées dans le capot, Danny pisse le sang. Doucement, trop doucement, il se sent tomber. Et ses satanées dents qui ne veulent pas lâcher le capot !

Affolés, les badauds se précipitent.

- Hé ! gamin, ça va ?

- Peux-tu marcher ?

Appelé sur les lieux de l'accident, l'agent McCoy dépose le pauvre garçon sur la banquette arrière de l'auto-patrouille, et sirène hurlante, file vers l'hôpital St-John.

Tous, autour de la civière, docteurs et infirmières, s'agitent. Les uns examinent et commentent, les autres palpent, tâtent, tripotent chaque partie de son corps meurtri. OUMMM, AGRRR... L'examen de l'abdomen semble vraiment douloureux.

Réduit au silence, Danny ne peut dire un mot, avec ses stupides dents du devant incrustées dans ses babines enflées. Pourtant, il aimerait tant leur dire...

- As-tu mal ici ? interroge le docteur.
- Et là ? suggère-t-il encore.

L'heure est grave. Soudain, Danny, les larmes aux yeux, ébauche un geste. L'infirmière se précipite, découpe vivement le pantalon et lui glisse... un petit pot... au grand soulagement de Danny !

Johan Couture, École Lemoyne d'Iberville, Longueuil

Les années sombres

En 1939, une guerre éclate en Europe. Les forces allemandes voulaient terrasser tous les Juifs de la terre pour créer un monde parfait, alors les pays se sont alliés pour détruire la menace. J'ai été à cette guerre, et j'ai souffert, j'ai été blessé et traumatisé. Je vais vous raconter l'histoire de ma vie.

J'étais jeune. À peine vingt ans. Je vivais chez mes parents, deux personnes très serviables. J'étais le dernier de leurs enfants ; mes cinq autres frères étaient mariés et vivaient en ville. Mes sept sœurs, elles, habitaient avec leur mari à proximité de la maison familiale. Pour ma part, je n'étais pas encore marié même si j'étais un beau bonhomme. J'ai commencé à travailler avec mon père vers l'âge de huit ans. J'aimais beaucoup mon père. À ce moment-là, il devenait trop vieux pour faire les foins alors je les faisais seul pour lui. Si je me souviens bien, ça me prenait trois semaines pour les faire. Mes parents étaient très heureux que je reste pour les aider. Pour ma part, vivre avec mes parents c'était toute ma vie. Je ne suis jamais allé à l'école et je pouvais seulement signer mon nom, mais j'étais heureux comme ça.

Un jour d'automne où je préparais la maison pour l'hiver, j'ai vu arriver, chez moi, des personnes très spéciales à mes yeux. C'étaient des soldats. Alors je les ai accueillis. Ils ont posé plein de

questions à mon père. Lorsqu'ils eurent fini, ils se sont retournés vers moi et m'ont dit : « Viens mon garçon ! Tu dois servir ton pays ». Ils ne m'ont donné que peu de temps pour dire au revoir à ma famille et prendre mes effets personnels. Lorsque le temps fut écoulé, les soldats m'ont pris par les bras et m'ont conduit jusque dans leur camion. Je ne savais pas dans quoi je venais de m'embarquer.

Après deux jours de route, nous sommes arrivés à la base militaire. Cette journée-là fut infernale car j'ai été trimballé partout jusqu'à ce que je tombe raide mort dans ce lit inconfortable. J'avais deux uniformes, une paire de bottes, trois paires de bas, un sac, une couverture de laine et un casque d'acier. Le lendemain matin, le caporal Milot est venu nous réveiller un peu avant l'aurore. Nous sommes allés déjeuner et nous sommes partis chercher d'autres équipements ainsi que nos armes.

Tous les jours de ce mois, nous nous réveillions à des heures étonnamment hâtives et nous nous couchions vers le milieu de la nuit. À chaque jour, les entraînements devenaient de plus en plus difficiles. Les inspections matinales étaient horribles. Plus le temps passait, plus la fin approchait. Mes parents me manquaient beaucoup mais les amis que je m'étais faits étaient très gentils avec moi. Une semaine avant la fin du mois, ils ont commencé à nous parler du débarquement... Nous l'avions pratiqué pendant des jours.

Nous sommes partis en bateau à la fin du mois. J'allais faire l'accomplissement de ma vie, disaient-ils. Nous sommes arrivés à six kilomètres de la plage et nous avons attendu pendant deux jours que les autres bateaux arrivent. Lorsque l'attaque a commencé, les balles ont crié la mort des soldats. Certains de mes amis ainsi que moi, avons réussi à débarquer. Plusieurs sont morts d'une balle au cœur ou à la tête ; d'autres par des mines. Après cette attaque, le sable était devenu rouge, taché par le sang des soldats morts avec courage et honneur. Pour ma part, mon corps avait libéré mon esprit. Mes parents ont pleuré ma mort près de deux ans, mais ils n'oublieront jamais ce drame causé par un homme devenu aveugle par son pouvoir et sa haine.

Lorsque je vois aujourd’hui les guerres qui éclatent encore et encore, mon corps se retourne dans ma tombe. Je me pose des questions. Mais pourquoi les hommes se détestent-ils juste pour une couleur de peau, une religion ou une façon de penser différente ? Sommes-nous condamnés à nous battre pour la paix ? Je ne crois pas ! Si les personnes aux grands pouvoirs ne désirent pas vivre en paix... bien laissons-les se battre seuls et créons notre paradis aussi parfait que nous le désirons.

J’ai écrit ce texte pour montrer que lors des guerres, il n’y a pas que les soldats qui sont blessés mais aussi les familles qui vivent un deuil. Il y a aussi les personnes qui vivent dans un pays où tout est taché de souvenirs de mort et détruit. Je veux juste que le monde réalise ce que la guerre crée.

Charles Milot, Centre Marcel-Proulx, Dummondville

Émilie

Après une nuit, sans lune, une nouvelle journée se levait. Cependant, celle-ci semblait dépourvue de vie puisque les rayons du soleil ne parvenaient guère à percer l’épais voile de nuages ténébreux. Cette sombre couverture nuageuse crachait avec furie et détermination des millions de flocons de neige qui venaient s’écraser violemment sur la ville. Les boulevards, habituellement très habités, semblaient désertés. À l’occasion, quelques braves citoyens sortaient de l’un des nombreux établissements enneigés et couraient à leur voiture afin de s’y réchauffer. Rassemblant le peu de courage qu’ils possédaient, ils entreprenaient le déneigement de leur automobile en se plaignant de la froide température, malgré la qualité de leurs splendideux vêtements dont la valeur monétaire aurait pu nourrir quelqu’un dans le besoin durant quelques semaines...

Soudainement, une puissante bourrasque de vent glacial se leva en pénétrant en trombe jusque dans l’une des tristes ruelles du

centre-ville où Émilie, jeune femme marginale d'à peine 18 ans, se réveilla spontanément lorsqu'elle sentit le féroce courant d'air s'engouffrer dans son sac de couchage. Elle tenta, en vain, de se réchauffer en rabattant sa couverture par-dessus sa tête, mais à travers celle-ci, cette impitoyable température persistait à lui cingler le visage. Saison hivernale. Matinée abominable. Réveil désagréable. Cette petite et charmante créature, perdue dans les tumultes des intempéries d'un monde sanguinaire, décida alors de fêter sarcastiquement cet événement en calant d'un coup sec, à même le goulot, le restant de sa bouteille de whisky bon marché qu'elle tenait à la main depuis la veille. En état d'ivresse plutôt avancé, elle se releva péniblement, titubant et frissonnant, s'avançant d'un pas mal assuré vers un baril rouillé, dans lequel son feu avait rendu l'âme. Elle attendit que le vent s'apaise et le ralluma à l'aide de sa dernière allumette. Frigorifiée, elle s'empressa d'aller rejoindre son pieu. Emmitouflée dans son sac de couchage, recroquevillée en position fœtale, elle tenta du mieux qu'elle pût de recouvrer un peu de chaleur. À songer à sa famille dysfonctionnelle ainsi qu'à ses amies et amis qui l'avaient abandonnée..., des larmes ruisselaient sur ses joues rosées par la froidure. Le feu encore éteint, elle se releva brusquement, marcha en zigzaguant jusqu'au métro Berri et y pénétra avec entrain. Sollicitant chaque personne qui passait afin qu'elle puisse lui donner un peu de monnaie pour manger, mais surtout pour consommer davantage afin de fuir la triste réalité, le doute, la faim et le froid qui s'abattaient farouchement sur elle, sans aucune trêve. Certains d'entre eux, par pitié, lui en donnaient, tandis que d'autres, demeuraient indifférents ou lui lançaient des regards méprisants et accusateurs en allant parfois même jusqu'à l'insulter. Lorsqu'elle sentit les effets de ses substances diminuer et qu'elle eut assez d'argent pour s'en procurer d'autres, elle s'en alla. Elle consuma au lieu de se nourrir, comme d'habitude, puisque cela lui permettait de ne pas dormir et de ne pas sentir la faim. Elle regagna son humide ruelle insalubre où elle retourna se terrer.

La tristesse, la haine, l'insécurité, la peur, la douleur, le mal d'être et de vivre l'habitaient depuis sa jeunesse. Ses yeux ne parvenaient plus à dissimuler son désespoir. Elle ne parvenait plus à contenir sa rage au fond de son cœur blessé par ces années de souffrance, de solitude et d'horreur passées à errer parmi les ruines de

cette ville terne d'une cruauté absurde. Ses pensées s'obscurcissaient, la joie n'existait plus, son passé, son présent et son futur la hantaient, elle sentait la mort s'approcher en accrochant le sourire d'une délivrance prochaine sur son visage. Elle prit conscience de toute la haine, le ressentiment, la colère, le dégoût et la révolte qui l'avaient manipulée, tel un pantin tout au long de sa courte et lamentable existence. Dans sa tête, des vautours décrivait des cercles au-dessus de son corps, meurtri par les années, en attendant seulement qu'elle ait versé ses dernières larmes, qu'elle ait tenté de pousser un cri de détresse étouffé par son orgueil tout en poussant son dernier souffle dans un interminable soupir. Malgré un combat féroce et acharné, elle sombra dans un profond sommeil afin de fuir ce monde barbare en ne souhaitant qu'une seule chose, ne plus jamais se réveiller...

Laurent Houde

Ange voyageur...

C'était au mois d'avril 2004, là où l'hiver s'étirait langoureusement tel un chat paresseux qui s'endort et dort en tournant sur lui-même, nous obligeant à nous emmitoufler dans nos manteaux ; simplement parce que le printemps n'arrive pas à imposer sa tiédeur réparatrice, porteuse de nouveaux espoirs, qui mettrait un peu de lumière sur cette grisaille qui m'accable et qui n'en finit plus de finir.

C'est là qu'elle est entrée dans nos vies, au milieu de toute cette grisaille pernicieuse. Elle est arrivée comme un rayon de soleil qui dissipe les nuages, aussi foudroyante que la joie et plus entraînante que le rythme d'une musique endiablée : Monique, son nom écrit en lettres détachées sur le tableau. Un trait (de craie) ferme, mais sans attaches. Mauvais signe, murmurai-je. Nous avons hérité d'une main de fer dans un gant de velours. Qu'avons-nous fait au ciel pour mériter cela ? Comme si ce n'était pas suffisant de changer de professeure trois fois pendant la même session, juste au moment où nous commençons à nous y habituer au fantôme qui occupait la même

chaise ! Mais, voilà qu'on se retrouve avec un ouragan sur deux pattes, prête à chambouler nos vies avec sa gentillesse, sa bienveillance et ses répliques spontanées qui mettent de la vie dans un groupe.

Oui, son style flamboyant m'a plu, sa façon directe de dire les choses m'a laissé présager des moments loin de l'ennui. J'ai aimé ses lunettes rondes, le foulard à son cou ; son sourire contagieux, son tempérament joyeux m'ont fait oublier les craintes éveillées par la première impression. Voilà quelqu'un de différent, que je me suis dit. Par son attitude, nous avons tempéré nos insécurités face aux changements, et le combat (presque) quotidien que chacun de nous livrons avec nos cahiers, mais surtout avec nous-mêmes.

Par son empathie et sa fougue, elle nous a fait comprendre que rien n'est perdu, que les efforts déployés sont toujours récompensés : par une note à la fin d'un examen, bien sûr, mais surtout, par la satisfaction d'avoir fait un pas de plus vers la réussite. Elle a fait avec nous, ce qu'aucun prof n'a réussi à faire jusqu'à maintenant : elle nous a montré le côté humain de sa profession. Soir après soir, elle transmet ses connaissances, mais surtout, elle infuse le courage de poursuivre notre cheminement. Elle a cette capacité innée (rare chez les autres) de détecter en chacun ses forces et ses faiblesses. À chaque instant, elle veille au bien-être des élèves : une fiche qui manque, un livre à acheter, un examen à passer, une information quelconque, elle est pire qu'une mère couveuse. Elle est si dévouée... que les mots me manquent pour décrire sa prévenance envers les autres sans tomber dans la flatterie ni l'obséquiosité.

Cependant, une question flotte dans ma tête depuis quelques jours : d'où viennent cette attitude, cette façon d'être, cette bienveillance qui l'animent ? Dans un monde où tout (ou presque) est bidon, qu'est-ce qui fait qu'elle reste vraie ? Je sens pointer en moi la curiosité... cette curiosité qui grave ma mémoire de souvenirs, gouttelettes de joie pour mes vieux jours.

Mardi 4 mai 2004

17 h 45

J'arrive à l'école, et comme d'habitude Monique est fidèle au poste. Je ne l'ai jamais vue manquer un soir de classe. Assise à son bureau, elle sirote un jus et son air rêveur (que j'aime tant) se transforme en un sourire radieux à la vue des élèves qui arrivent les uns après les autres. Même si parfois, elle semble fatiguée, au contact des autres, elle devient fringante ; prête à faire face aux élèves les plus récalcitrants.

Mercredi 12 mai 2004

Je regarde de plus en plus l'attitude et le comportement de Monique, et à chaque fois, je constate qu'elle fait partie d'une classe à part. J'ai rarement vu quelqu'un de si dévoué à son travail : toujours un compliment, suivi d'un geste d'affection qui effleure à peine le bras de celui ou celle qui réussit. Ça fait déjà presque un mois qu'elle est avec nous, et déjà, je suis à peu près sûr de connaître le nom de chacun des élèves qui m'entourent. Elle a fait de notre classe un endroit où tout le monde se connaît. Par leur nom S.V.P. !

Mardi 18 mai 2004

Parfois j'ai l'impression d'être un voyeur. Depuis que je vois Monique (à l'école) deux fois par semaine, je suis à l'affût de quelques détails (mots, anecdotes) glissés dans une conversation, qui puissent m'informer sur l'intériorité de cette femme qui m'épate à chaque fois par sa sensibilité, sa patience et son intégrité. Mais, d'où vient cette force intérieure qui l'anime ? Quelqu'un qui est capable de détecter la détresse humaine, quelqu'un qui est capable de comprendre les efforts qu'un élève déploie pour avancer, sans rester dans les règles bureaucratiques, est (pour moi) incontestablement quelqu'un qui en a du vécu. Son côté humain est plus fort que sa vocation...

Je ne connais pas grand-chose sur elle : elle a une fille (?), deux petites-filles dont elle parle avec amour et tendresse. Par la façon d'évoquer son souvenir, j'ai l'impression qu'elle voue une grande affection à son père ; sur sa mère, elle n'a jamais évoqué grand-chose. Parfois, je l'imagine dans un décor qui lui ressemble, plein de fantaisie, où le silence n'est pas un ennemi, mais plutôt un allié, duquel émerge la réflexion et dont les seuls témoins sont les feuilles noircies par une plume folichonne.

Mardi 10 août 2004

Voilà une semaine passée en examens... J'ai l'impression d'être un chien dans un jeu de quilles. J'appréhende la fin du mois et avec elle le départ de Monique. Malheureusement, « son contrat » avec le centre finit le 31 août. Je ne sais pas si elle se rend compte du vide qu'elle laissera derrière elle, ni des « *Monique était bonne...* » qui se multiplieront dans le dos du nouveau prof qui héritera... pardon, dont NOUS hériterons, oui parce que NOUS n'avons pas le droit de choisir NOTRE professeure !

Je préfère croire qu'elle est un ange voyageur, et que son départ (de nos vies) est une mission, qui la mènera à distribuer ailleurs sa dose de courage à ceux qui en ont besoin, et qui égayera, sans aucun doute, la vie dans une autre classe, dans une autre école. Tandis que dans la nôtre, un gris morbide s'installera, coïncidant ainsi avec l'arrivée de l'automne, nous obligeant encore à nous emmitoufler dans nos manteaux...

Monique, un gros merci de m'avoir fait comprendre (oui, parce que je l'avais oublié) que le mot « espoir » peut prendre la forme d'une femme comme toi.

Guillermo Rivas, Centre Sainte-Croix, Montréal

La vie

Au tout début d'une vie, on ne sait pas vraiment l'orientation sexuelle qu'on a. Mais voilà qu'un beau jour, un homme appelé Pat était installé confortablement dans son canapé. Ce garçon se posa alors plusieurs questions...

« pourquoi moi ?
dites-le moi
je ne crois pas
que je puisse être comme ça
dites-moi pourquoi ? »

Ces questionnements le tourmentaient sans cesse, c'était comme un film d'épouvante. Des milliers de regards monstrueux de personnages fictifs lui envoyaient plusieurs zones de découragement. Plusieurs idées sont venues en tête de Patrick...

« me laisser mourir
pour en finir
cela est injuste
la vie m'appartient
dois-je croire en demain »

Quelques années se sont écoulées. Pat est un personnage que je me suis donné pendant de nombreuses années. Mais voilà, je me dévoile au grand jour. Yannick, c'est moi et je suis bien comme cela :

« je vis de ce que je suis
je vis avec qui je suis
j'aime qui je suis
pour conclure mes aventures
JE VIS POUR LA VIE ! »

Yannick Carrière-Valade, Centre Christ-Roi, Mont-Laurier

Guerrier dans l'âme

Vous êtes-vous déjà senti étranglé par ce cordon invisible qu'est la vie ? L'abîme ne vous a-t-il jamais invité à plonger dans son gouffre sans fin, les bras en croix comme seul Jésus a su le faire ? Un nuage noir ne s'est-il jamais posté à la manière d'un gendarme au-dessus de votre tête, cachant par le fait même l'ardeur glorieuse du soleil ? Peut-être bien... L'histoire qui suit s'adresse à tous les solitaires de ce monde qui sont constamment assaillis par la fantaisie et l'égoïsme de leurs pensées. Elle m'a fait grandir, grandir à un point tel qu'à certains moments, j'éprouve de la difficulté à me reconnaître. Grâce à elle, j'ai considérablement progressé dans mon cheminement personnel et je vous la dédie, guerriers tourmentés.

Par une froide soirée de février, alors que je revenais du cinéma, je fis la rencontre d'un des amis de ma sœur qui se trouvait chez moi. Nous commençâmes par discuter de musique, de théologie, de politique (nous avons plusieurs affinités), pour finalement en arriver à la philosophie. Il me fait part d'un livre écrit au dix-neuvième siècle par un philosophe allemand et me suggéra d'aller l'acheter. Une fois rendu à la librairie la plus près de ma demeure, je commandai le bouquin en question épelant chaque lettre du nom de l'auteur au préposé qui se trouvait derrière le comptoir. Deux semaines plus tard, on me laissa un message sur mon répondeur me disant que ma commande était bel et bien arrivée.

Je décidai d'attendre que le printemps ait frappé à ma porte pour entamer l'épais volume à l'extérieur. Assis sur une table à pique-nique, humant l'air marécageux des fossés en pleine phase de décongélation, j'entrouvris candidement l'ouvrage et passai rapidement la longue préface (cinquante pages) du traducteur pour atteindre le cœur de l'œuvre. Je n'avais aucune attente face à ce livre, puisque je connaissais l'auteur depuis peu et qu'il m'avait été référé par un ami de courte date. Ayant parcouru une centaine de pages, je me rendis compte qu'une force universelle mue par le désir de réévaluer les valeurs émanait du personnage principal. Solitaire et tourmenté, il aspirait à une grandeur sans précédent, une grandeur inhumaine, une grandeur surhumaine.

Ses moyens pour y parvenir ? La capacité de se surpasser en tant qu'être humain, la volonté de puissance ainsi que la résistance aux attaques extérieures. Zarathoustra (tel est son nom) enseignait au peu de disciples qu'il avait à ne pas faillir devant l'ennemi et à ne jamais accepter la paix dans l'âme. Si le vent venait à devenir son adversaire, il ouvrait ses voiles pour l'accueillir comme un ami. Lorsque la maladie s'emparait de son corps, il la combattait en besognant encore plus fort comme Jules César qui s'acharnait du matin au soir au moindre signe de malaise. En se dissociant de la masse, il devint de plus en plus harassé par sa solitude puisqu'en grandissant, les racines de l'arbre s'enfoncent dans la terre nourricière d'où elles puisent leur énergie.

Devenir mon propre créateur, bâtir une herse infranchissable autour de l'entité que je suis, ne pas avoir honte d'être guerrier, apprendre à « rire » et à « danser », ne pas juger la vie en tant que vivant, être fidèle à moi-même, laisser les fatalistes sombrer dans leur propre désespoir, briser les tables anciennes, voilà ce que Zarathoustra m'a enseigné. Depuis que j'ai lu ce bouquin, je me laisse porter par l'éternelle rivière de la vie, m'accrochant aux ronces épineuses de la berge, tentant à plusieurs reprises de mettre fin à l'immuable courant, m'efforçant d'être aussi fluide et souple que lui. Je plonge, bras ouverts, dans cette implacable source de vouloir et de vie.

Ô pouvoir créateur, loué sois-tu ! Ô contradictions, permettez-moi d'être fécond !

Merci Nietzsche (pour m'avoir appris la signification d'idiosyncrasie)

Merci Zarathoustra (guerrier immoral)

*Vincent Durand-Labelle, Centre des Belles-Rives,
Commission scolaire des Trois-Lacs*

Sur un plateau d'argent...

Laissez-moi vous raconter une histoire...
L'histoire de mon pays.

Très très loin là-bas dans ce pauvre pays où même l'essentiel est une denrée rare. La pauvreté et la misère sont omniprésentes. Comme dirait si bien Victor Hugo voilà le pays des misérables...

Je ne peux m'empêcher de comparer mon pays à votre pays.

À cinq ans, les enfants de chez nous se lèvent à cinq heures le matin pour aller aux champs s'écorcher les mains jusqu'au sang pour ne revenir qu'au déclin du jour, exténués, épuisés...

Alors qu'ici les enfants de cet âge se rendent à la maternelle pour apprendre à lire, à écrire, à rire, à chanter, à s'extérioriser et à s'épanouir.

Dans le pays des misérables, l'éducation est réservée aux gens aisés. Mais ici, dans ce merveilleux pays, les gens sont même payés pour apprendre à lire et à écrire. Partout il y a des affiches, de l'information et du soutien pour les gens de tout âge.

À cor et à cri on clame l'éducation. On vous offre sur un plateau d'argent la chance et je dis bien la chance, de savoir, la chance de s'éduquer, d'apprendre et de connaître pour ainsi aller toujours un peu plus haut, un peu plus loin...

L'âge n'est pas un handicap ce sont plutôt les préjugés qui le sont.
Les barrières n'existent pas ici.
Si barrières il y a, c'est vous qui les avez installées.
Alors à vous de les enlever.

Allez-y une syllabe à la fois s'il le faut et cette syllabe formera un mot et ce mot formera une phrase et cette phrase restera à jamais dans votre cœur.

Prenez-la, cette chance qui vous est offerte.
Il n'en tient qu'à vous d'en profiter.

Il est dit : Nul ne sait ce qu'il peut faire avant d'avoir essayé...

Avec la main de mon cœur, je vous divulgue ma définition du mot apprendre.

A savoir au vrai ton destin.
Pour que l'avenir revienne au sein de ta main.
Patience et persévérance sont de mise
Regard pointé vers le ciel
Esprit ouvert et combatif
Nuages gris s'envoleront en mille parcelles d'oubli
Droit devant, ton but tu fixeras
Regret ? Tu n'auras point car,
En ton âme et conscience, apprendre deviendra réussite.

Diane Aubé, École forestière de La Tuque

Tourmente inspirante

Dans le ciel bleu, le soleil réchauffe malgré le vent glacial venu du nord. J'entends murmurer... des mélodies enchanteresses, des symphonies harmonieuses transformant cette journée, en une journée différente et idéale, différente en tout point de celles qui ont passé, différente de ces journées qui étaient tristes, sombres, colériques et qui déversaient, avec mépris et vengeance sur le monde, des larmes et des lamentations saturniennes.

Mais, cette journée ressemble aussi à ces journées lointaines, à ces journées que j'ai vécues, elle ressemble à ces jours où chaque instant était une découverte et où chaque moment était un délice. Ce matin, une fois de plus, je me rends dans ces lieux où se croisent culture et savoir ; une fois de plus je me décide à aller dans cette école du savoir et de la connaissance.

L'école, c'est ce qui m'a sauvé ! C'est ce qui a été mon exutoire à une vie en lambeaux, à une existence emplie de tristesse et de malheurs, mais malgré tout une vie qui a toujours été instructive.

De ma vie, je tire de grandes leçons ; de mes rêves je retire de la confiance et de la ténacité. En effet, dans ce monde avec un passé si imparfait, avec un futur si conditionnel et un présent si indicatif et si vindicatif, l'espoir, les rêves et la volonté sont parfois les seules choses qu'il nous reste.

J'ai tant de buts à atteindre et si peu de temps qu'il peut en être parfois décourageant. Toutefois, je reprends sitôt courage, lorsque je regarde autour de moi mes condisciples, lorsque je vois et que je nous vois tous mettre tant d'efforts pour nos grands espoirs et nos grandes espérances et cela avec un courage, une vivacité et une contribution qui ne peuvent être qu'édifiants. Je vois des gens qui font de leurs rêves une réalité et qui bâtissent l'avenir et cela chaque jour et cela un peu plus à chaque instant si bien qu'il en résulte quelque chose d'inspirant et d'admirable.

Toute notre vie, nous cherchons de l'inspiration, nous cherchons une simple raison de continuer. Alors, il faut se rassurer, car avec le temps, tôt ou tard, tout s'explique et se révèle à nous.

L'école n'est pas seulement une institution. Selon moi, c'est aussi un endroit qui nous apprend la vie, qui nous enseigne comment nous surpasser et comment régler des problèmes, tous ces problèmes d'hommes causés par des hommes. L'école nous apprend aussi comment vivre en société, dans ce microcosme de tolérance et reflet profond et indéniable de l'unité. De cet endroit-là, nous ne pouvons qu'apprendre et être interpellés par son message.

Il me reste certes beaucoup à apprendre et à réaliser, beaucoup de rêves à atteindre et sans aucun doute des solutions à quérir. Et, c'est pour cela que mon passage, celui que nous faisons tous, entre ces murs chaque jour, n'aura pas été vain. Ce passage me

donnera de l'énergie pour continuer et les matériaux nécessaires pour ériger mon futur pour affronter cette vie, pour affronter le reste de ma vie qui n'est et qui ne sera jamais un long fleuve tranquille.

Maxime Marquette, Centre Lemoyne d'Iberville, Longueuil

Vingt et une cuillères

Trois cents jours, 300 petites marques gravées sur mon mur de ciment froid, je ne sais plus. Certaines de ces lignes m'ont pris quelques jours à les graver. Que de temps à travailler à la cuillère pour une seule d'entre elles ? « À mon avis, 7, 8 ? Où en suis-je ? 310, 320 jours ? » me dis-je. Si seulement j'avais la force de me lever et de faire éclater cette palissade coulée dans le sang, la peur et l'ennui. J'aurai peut-être la chance de voir à nouveau ce brillant soleil qui faisait le bonheur de mes jours et qui me détendait à son coucher.

Pour l'instant, je tourne en rond dans ce caveau malpropre, saignant ma vie au travers cet infime rayon de clarté, traversant ma cage de pierres par le trou d'une boîte à chaussures. Comment empêcher quelqu'un de saigner à mort ? Sûrement pas en le couvrant de bandages : il faut guérir la plaie avant de penser à panser. Je dois fuir, retrouver les miens, sauvez-moi ! Je sens ma peau s'écailler, se dégrader, pourrir sur mes os, grugeant ainsi mon esprit jusqu'à son noyau. Je dois partir.

Après maints efforts, je réussis finalement à arracher un gros morceau de pierre du coin de la fenêtre, laissant pénétrer un peu plus de soleil. Je restai debout à fixer ce trou de lumière faisant scintiller ma cuillère d'argent comme un objet magique aux pouvoirs extraordinaires. Ce n'était pas totalement faux. D'un geste naïf, comme un passé que l'on oublie, je balançai l'instrument qui, avec le temps, était devenu mon meilleur ami, mon confident et je traînais mon corps chétif à l'extérieur.

Oh ! Quelle douleur atroce ! Je ne savais point que la liberté faisait aussi mal ! Celle que tous les gens de bonne foi rêvent tant d'avoir, mais il faut porter ses lunettes de protection car ce soleil tant cherché me brûlait maintenant les yeux comme un milliard de flammes. Je partis à la course vers un boisé situé tout près. M'ont-ils vu ? M'ont-ils oublié ?

Je dois retrouver les miens, les miens... retourner chez moi ! Mes pas s'avancèrent vers mon ancienne demeure, pourquoi cette nouvelle voiture ? Qu'y a-t-il de si différent ? Je fis quelques pas inconscients vers l'entrée de la maison : je vais lui faire une surprise, me dis-je. J'entraï sans frapper dans le petit portique. Mon visage, mécaniquement se tourna vers un miroir, d'où j'aperçus enfin, au travers de cet amas de poils couvrant mon visage, les traits de mon physique écrasés par le poids des nuits sans sommeil. Je devrais peut-être me raser ? Un bruit se fit entendre, soudainement. Un homme entra dans mon champ de vision : « Qui êtes-vous ? » me demanda l'arrivant en empoignant un bâton sur le bord de la porte. « Ici c'est chez moi ! Qui êtes-vous pour me menacer dans ma propre mai... » Ma phrase fut interrompue quand ma femme entra, un jeune enfant d'environ 5 ans blotti contre elle. Tous nous nous arrêtrèrent, figés comme dans le temps, attendant que cette vague de compréhension nous frappe de plein fouet. Ce fut le cas. J'avais enfin compris qu'il pouvait être long de graver les lignes du temps sur un mur de ciment. Combien de jours pour une marque ? ...30 ? ...60 ? Je dus sortir péniblement de la maison pour mieux calculer le passé, chaque grain de ce sablier poisseux, laissant aux occupants de cette demeure l'illusion que j'étais un vieux clochard.

Dehors, l'air assommé, je marchai à pas pressants vers nulle part. J'entendis derrière moi la voix de mon ancienne femme criant mon nom. Maintenant mes jambes s'énervèrent à un rythme de course folle en direction opposée de la maison qui était jadis bâtie de bonheur, détruite, reconstruite d'horloges brisées, de photos calcinées et de briques à l'odeur d'excréments. Où donc sont passés ces moments incomparables qui ravivaient mon âme ?

On m'a laissé tomber, oublié. Je n'étais pas mieux non plus, j'avais laissé de côté ma meilleure amie d'argent. Je devais la revoir et pour ce, je devais retourner là où j'ai passé vingt ans de ma vie, à ses côtés, sans souffrir des ravages du temps.

Alain Pérusse, Centre Lemoyne d'Iberville

Journal d'une jeune adolescente

Dimanche, le 5 septembre

Demain est pour moi la rentrée des classes. Ce sera ma première journée à l'école des adultes. J'ai hâte !

Lundi, le 6 septembre (17 h 30)

J'ai passé une excellente journée. En premier lieu, nous avons été convoqués à une réunion avec la directrice expliquant les règlements et le fonctionnement des cours en général. J'ai ensuite aperçu ce jeune homme qui illuminait la classe.

Il était si beau, si grand, et avait l'air si gentil. Ensuite, il y a eu un cours d'anglais, ce même jeune homme que j'ai décrit antérieurement était assis à l'arrière de moi. Quelle chance j'avais.

C'est ainsi que le cours se déroula... Enfin, l'heure du dîner arriva.

Je me suis empressée d'aller voir une amie nommée Roxane.

Je devais tout lui raconter à propos de ce jeune homme. Une fois l'heure du midi passée, nous allions en cours de maths. Moi, assise à une extrémité de la classe et lui à l'autre, nous nous jetions de petits regards furtifs.

J'étais très gênée, donc ce n'était certainement pas moi qui étais pour lui parler la première...

Mercredi, le 8 septembre (22 h)

Vous ne devinez jamais ce qu'il m'est arrivé aujourd'hui !

Nous avons un cours d'anglais à la première période, et nous avons fait une petite activité qui consistait à nous présenter au reste de la classe. Devinez quoi ! Oui, oui, mon bel homme s'est présenté : il se nomme Emixam. Ensuite, il y a eu un cours de français, encore une bonne nouvelle pour moi, il m'aborde pour la première fois... Mon cœur et ma tête ont fait mille tours. J'ai hâte à demain pour le revoir et continuer de lui parler. Vous en saurez donc davantage le jour prochain.

Jeudi, le 9 septembre (18 h)

Par où devrais-je commencer ? Par le fait qu'Emixam m'a invitée pour dîner avec lui... Super ! Nous avons ainsi eu l'occasion d'échanger nos numéros de téléphone. Cette invitation, ce fut pendant le cours de français. Après l'heure du dîner, nous avons eu une période de maths. Un cours très tranquille durant lequel nous avons eu une discussion sur papier.

J'ai enfin eu le courage de lui avouer qu'il ne me laissait pas indifférente. Vous ne pourrez jamais deviner ce qu'il m'a répondu. Il a écrit : « Moi aussi, j'ai des sentiments pour toi, mais j'ai aussi une blonde là-dedans. » Alors, je venais d'apprendre qu'il n'était pas seul.

Domage. Mais attendez de lire la suite... Il m'a dit un peu plus tard dans la conversation : « Avec le temps je vais sûrement me décider « de flusher » ma blonde, pour ainsi mieux apprendre à te connaître. »

Sauf que là, je lui ai recommandé d'éviter de commettre un tel geste aussi spontané juste pour moi. On se connaît à peine. Il n'a pas besoin d'être célibataire pour apprendre à me connaître. Mais il est déjà trop tard, parce que durant le cours, il est sorti pour lui téléphoner et lui dire que tout était terminé entre eux. De retour dans la classe, il m'a appris cette décision. Shnout ! Il l'a bel et bien fait. La cloche sonna enfin pour annoncer la fin des classes. Demain c'est congé ! Youpi !

Dimanche, le 12 septembre (22 h)

Je viens tout juste de passer une journée inoubliable. Nous avons fait du patin à roues alignées tout l'après-midi. Nous sommes allés souper au resto, puis relaxer sur le bord de l'eau. C'est là qu'il s'est

passé quelque chose de merveilleux. Nous avons fait l'amour devant le coucher du soleil. Je suis revenue à la maison à 21 h 30.

Lundi, le 13 septembre

Je ne pourrai malheureusement plus écrire dans mon journal pour une semaine car je travaille beaucoup. Je viens d'apprendre que ma demande d'emploi a été acceptée. Je vous redonne de mes nouvelles dans mes temps libres...

Mardi, le 5 octobre

Désolée, j'ai été très occupée. Aujourd'hui, j'ai appris que j'étais enceinte d'Emixam. J'ai déjà 23 jours de conception, une grosse décision de ma part s'impose. Je le garde, c'est décidé. Demain je devrai en parler à Emixam.

Jeudi, le 7 octobre

Il a décidé de ne plus m'adresser la parole. Tout est terminé entre nous... Je devrai maintenant l'oublier, puis refaire ma vie avec mon bébé au mois de juin. Alors j'espère que tout va bien se dérouler, car je n'ai plus de temps à consacrer à mon journal. Il restera placé là, sur le coin de mon bureau jusqu'à nouvel ordre. Merci d'avoir été là pour moi jusqu'à aujourd'hui. À la prochaine...

Pour l'anonymat de l'homme dont il est question dans ce texte, j'ai dû emprunter le nom d'Emixam. Pour ce qui est du reste, tous les autres noms sont vrais. Les dates ont dû être modifiées un peu. J'espère que ma vie vous a fait réfléchir. Merci.

Mélanie Majeau, Centre des Belles Rives

Ma plus belle histoire

Septembre, c'est la fin de semaine et il pleut. Je suis dans ma chambre à la recherche d'un de mes jouets préférés qui est sûrement quelque part par-là, à travers mes autres jouets qui sont empilés les uns sur les autres. Cela ressemble presque à une pyramide. Enfin, j'ai trouvé, mais au même instant, tout s'écroule et voilà que tout mon trésor s'est éparpillé. Sur cette butte d'objets, m'apparaît mon cher livre intitulé « *Léo le chien* » que je n'ai jamais remis à la bibliothèque de mon école, il y aura bientôt six ans.

J'ai regardé ce livre comme s'il était un ami et je lui ai souri, serré dans mes bras pour aussitôt le cacher. S'il fallait qu'une de mes amies découvre ce livre, que dirait-elle ? Moi, douze ans, en possession d'un livre pour les premières années. Et si elle me demandait de le lui lire ! Histoire de rire, moi qui ne suis même pas capable de lire une phrase sans bafouiller. Oh ! non, merci ! Vite ! la cachette ! Rien ni personne ne me séparera de mon trésor de livre.

J'entends au premier étage la porte d'entrée qui vient de se refermer, c'est sûrement mon frère qui arrive avec le journal. Vive les journaux de fin de semaine, ils sont bourrés de bandes dessinées. Je dégringole les marches le plus vite que je peux et je fixe mon frère d'un grand sourire exagéré. Ça y est, le message est capté. Cette grimace sourire veut dire « Lis-moi les bandes dessinées ».

Bien installé, mon frère me lit la première colonne de bandes dessinées, ensuite la seconde et la troisième et hop ! ce qui doit arriver arrive : chaque fois, c'est pareil, il commence par oublier un mot, deux mots et une phrase entière. C'en est trop pour moi, c'est à croire qu'il fait par exprès ! Il me dit que ce n'est nullement son intention, que c'est tout simplement qu'il lit très vite, qu'avant même qu'il ait prononcé un mot, ses yeux lisent déjà le troisième. Bien entendu, je n'en crois pas un mot et voilà que je m'emporte, peu importe les paroles que je lui dis, pourvu que ça le blesse. Ça se termine toujours de la même façon : il se lève et quitte la pièce.

Je me retrouve seule avec les bandes dessinées. Je remonte à ma chambre et je fais l'une des choses que je fais le mieux, ce qui veut dire... dessiner.

À quoi bon aller à l'école ? J'avais déjà repris ma sixième année et j'étais maintenant dans une école spécialisée où on n'y apprenait qu'à coudre, à tricoter et à faire des galettes. J'étais bonne à rien. J'ai eu tant de rêves de futur métier, mais on m'avait bien vite remis sur terre me disant que les seuls métiers accessibles pour moi se résumaient en quelque sorte au métier de femme de chambre. Et moi qui détestais le ménage.

Ça y est ! C'est décidé ! Je n'irai plus à l'école ! La famille approuve. C'est surprenant ! Les mois de « pacha » se sont déroulés à apprendre à lire mon livre « *Léo le chien* ». Seule dans ma chambre des heures entières, des jours, des semaines, j'apprends à lire ce livre. Vient le jour où, lisant à haute voix, je réussis enfin à le lire sans faute, sans hésitation, aucun bégaiement. Hourra ! Enfin ! Je peux lire ! Je sais lire ! Pour la première fois, mon cœur bondit de joie si fort, que j'en tremble et j'en pleure. Depuis ce jour, je m'étais toujours promise que je réussirais à faire le plus beau métier du monde à mes yeux, celui d'écrivaine.

Bien des années se sont écoulées depuis cette journée magique. J'ai eu des hauts et des bas comme tout le monde. J'ai repris mes études, toujours avec le même but. Hier, mon enfant a découvert dans mon coffre à souvenirs le livre de *Léo le chien*. Lorsque j'ai vu ses yeux s'illuminer à l'écoute de mon cher livre, j'ai décidé qu'en plus d'être écrivaine, j'écrirai pour les enfants.

Carole Montgrain, Québec

Le grand homme

Je n'étais pas très proche de mon grand-père.

Il faut dire que c'était un homme très imposant physiquement et très impressionnant ! Il avait une lourde voix, puissante et autoritaire qui nous immobilisait sous l'effet projeté de sa voix. Il ne parlait pas inutilement. Aux yeux de tous, il était un grand sage, un homme remarquable, particulièrement pour ma grand-mère.

Je suis la quatrième d'une lignée de 12 cousins, cousines et celle qui se démarque le plus côté artistique, celle aussi pour qui le cheminement scolaire fut le plus difficile à parcourir, contrairement aux autres qui sont diplômés d'études supérieures (technique, bac, doctorat). Alors, c'est bien certain qu'un sentiment d'infériorité m'envahissait continuellement. J'étais le vilain petit canard.

Mon grand-père était un modèle pour chacun d'entre nous : nos parents nous transmettaient à leur façon les valeurs qu'il leur avait inculquées. Mon grand-père était un homme très exigeant envers lui-même. Il nous a donc appris à nous surpasser, à aller au-delà de nos limites.

Disciplinés, nous sommes devenus de bons combattants de la vie. Il nous apprenait tellement de choses, mais... le plus simplement possible.

Je me souviens d'un événement en particulier. Je n'avais que 3 ou 4 ans. Il m'apprit à lacer mes souliers en croisant les loupes que formaient mes lacets en les comparant à des oreilles de lapin. Encore aujourd'hui, à 29 ans, je pratique cette technique spéciale.

Je le regardais souvent travailler dans son garage, il y avait installé un atelier de menuiserie. Aussi, il était un grand amateur de fleurs et de potagers même qu'il avait fait un beau jardin dans la cour arrière pour ma grand-mère.

Malgré mes craintes et mes sentiments d'être différente de mon entourage, à cause de mes difficultés d'apprentissage scolaire, il m'a particulièrement aidée à me démarquer de tous les autres. J'ai su qu'il me portait une affection particulière par une journée spéciale.

C'était à une exposition d'artisans. Mon grand-père y exposait ses fameuses mouches à pêche et ma grand-mère, quelques tricots du Cercle des fermières. Pour ma part, je faisais partie du spectacle organisé durant la journée. J'avais dédié « Ave Maria » à ma mère et à ma grand-mère ainsi qu'à toutes les mamans à l'occasion de la fête des mères.

Sur la scène, j'avais donné une bonne prestation. J'étais satisfaite de moi-même ou presque. Étant de nature perfectionniste, j'aurais cependant aimé faire mieux. Lorsque je me dirigeai vers le kiosque de mes grands-parents, ma grand-mère me démontra sa fierté pour ma performance. À ce moment-là, comme je m'interrogeais sur l'absence de mon grand-père, elle me confia alors, les yeux noyés de larmes, qu'il s'était caché dans les toilettes, ému de m'entendre chanter. Jamais je n'aurais cru qu'un jour mon grand-père aurait eu autant d'admiration pour moi que j'en avais pour le grand homme qu'il était.

Maintenant parti rejoindre son paradis, il m'a laissé comme héritage la détermination, la volonté, un courage exceptionnel et une soif d'apprendre continuellement de la vie. Et surtout, un désir constant d'apprendre sur moi-même. Je pourrais peut-être un jour écrire sa biographie. Je le considère comme un des plus grands modèles humains de mon existence.

En ta mémoire, grand-papa, merci... xxxAnniexxx

Annie Chenard, CEA Cowansville

Un doux moment

Ce soir-là, je devais sortir avec des amis, mais comme rien n'arrive jamais pour rien, une panne d'électricité m'a séquestrée chez moi avec grand-mère.

C'était l'hiver et il faisait si froid qu'on entendait les murs craquer et le vent siffler dans les fenêtres. J'ai alors pensé à faire un feu dans la cheminée, ne sachant trop jusqu'à quel point nous allions être privées de la chaleur électrique. Lorsque le bois s'est enflammé, une douce lueur s'est reflétée sur nos visages et ma grand-mère m'a dit : « Viens, petite, et assieds-toi que je te raconte une infime partie de mon jardin secret. »

Je me suis tournée et j'ai souri docilement pour ne pas la vexer. J'avais en tête autre chose qu'une soirée en compagnie de grand-mère au coin du feu, mais j'ai approché une chaise près d'elle et je me suis assise espérant secrètement que son bavardage ne me retiendrait pas trop longtemps.

J'ai vu ses yeux scruter gentiment mon visage pour attirer toute mon attention et sa voix devenir aussi claire et pure qu'un ruisseau.

« Ma petite, me dit-elle, lorsque j'avais tes seize ans, ta jeunesse et ta vivacité d'esprit, j'ai rencontré l'homme de ma vie, et ce n'était pas ton grand-père même si je l'ai aimé profondément. Mes yeux sont devenus tout ronds et mon visage s'est empourpré, mais, d'une main compréhensive, elle a caressé mon genou et m'a dit : « Tu sais, ma petite, maintenant que je suis vieille et que les jours passés sont plus nombreux que ceux à venir, laisse-moi te raconter... »

Durant l'été de mes seize ans, mon père a dû embaucher un jeune homme à la ferme et celui-ci est arrivé quand on avait le plus besoin de lui. Mon père ne savait plus où donner de la tête et, même si nous aidions tous à la besogne, les journées n'en finissaient plus et le soleil se levait toujours trop tôt.

Donc quand l'étranger est venu frapper à notre porte pour quêter un peu de nourriture, mon père lui a demandé s'il voulait aider sur la ferme durant l'été en échange d'un toit, d'un lit et d'un couvert sur notre table. Il s'est empressé de répondre que c'est avec grand plaisir qu'il besognerait en échange de toutes ces commodités.

Ce soir-là, j'ai dormi avec un peu moins de quiétude puisque mon cœur s'était déjà emballé.

Les jours passaient inlassablement avec la même chaleur étouffante qui faisait chanter les sauterelles tôt le matin jusqu'au crépuscule, mais j'attendais fébrilement tous les soirs que les hommes reviennent des champs. Sa bretelle de pantalon pendait toujours non-chalamment et ses cheveux d'ébène étaient continuellement ébouriffés par l'effort et le dur labeur. Mon manège faisait sourire mon père et soupirer d'aise ma mère, mais j'étais si heureuse.

Puis un dimanche matin, les parents m'ont confié mon plus jeune frère et sont partis à la messe. Je venais de le déposer dans son lit pour sa sieste quand mon beau ténébreux est entré. Il m'a demandé un verre d'eau que je lui ai tendu d'une main moite et tremblante quand ses doigts se sont déposés sur ma nuque en effleurant mes cheveux défaits. Il m'a longuement embrassée pour ensuite me dire qu'il m'aimait. J'étais conquise, sous le charme, comme jamais par la suite je n'ai pu l'être et j'ai rêvé de lui tous les jours et tout autant de nuits.

Pendant le reste de l'été, je me suis languie de son retour chaque soir sur le perron, mais seule une lettre déposée sur mon oreiller m'avait prévenue qu'il ne reviendrait plus. »

Le feu brûlait encore dans la cheminée quand les lumières se sont rallumées, mais je me suis levée, je les ai éteintes et avec une grande simplicité, j'ai essuyé une seule larme sur la joue de grand-mère avant de remettre un peu de bois sur les braises.

Manon Aubut, Commission scolaire Lac St-Jean, Centre Goyer

Trouver sa route

Tout débuta dans un petit village à proximité de St-Hyacinthe. Né en 1979, les médecins ont vite constaté que j'avais un problème au niveau cardiaque, le diagnostic a été une sténose à orthique. Les années passèrent et le début d'un long calvaire commença. Dès mon jeune âge, je me sentais exclu des autres car j'étais différent et dans ma tête, j'étais sûr de mourir jeune, alors la vie pour moi était assez difficile.

Le début du rejet

J'étais jeune et comme tous les jeunes, j'espérais avoir l'attention et aussi la complicité apportée à un enfant en bas âge. Ne manquant de rien au niveau de l'alimentation, je n'étais quand même pas à plaindre, mais de plus en plus, j'enviais les autres enfants, genre mes amis ou même mes voisins qui, eux, avaient un père présent, la personne de référence d'un enfant, celui qui doit penser qu'une vie en dépend. Souvent j'espérais qu'il change et devienne plus présent dans ma vie, mais le temps continua de tourner et de plus en plus j'accumulais les déceptions et plus le temps passait, plus la jalousie s'incrustait en moi à force de toujours voir les autres profiter du savoir et des connaissances de leur paternel. Moi, quand j'avais la chance de le voir, ce qui était assez rare, il n'avait pas toujours le temps de s'occuper de moi. Dans mon cœur d'enfant, je commençais à penser que j'étais de trop dans sa vie et qu'il ne voulait rien savoir de moi. Quand il travaillait le bois, je le regardais, espérant le voir m'apprendre des choses nouvelles mais ce n'était pas du tout ce qui se passait, c'était plus du genre « touche pas à ça » ou « c'est pas des jouets ». Moi, je me sentais comme un pauvre innocent et c'est avec cette façon de penser que j'ai grandi.

La période rebelle

Quelques années plus tard, il y a eu le divorce de mes parents. À ce moment, dans ma tête, tout est devenu confus, il n'y avait plus personne qui pouvait avoir le contrôle sur moi, j'étais rendu rebelle et ma façon d'attirer l'attention était de faire des mauvais coups. À l'école, je n'avais aucune motivation, peu d'amis et jamais

je ne me sentais à ma place. Très jeune, je commençais à penser au suicide pour ne plus vivre ça. J'avais beaucoup de difficulté à dire mes sentiments et souvent je pleurais en espérant ainsi mourir. À l'école, j'étais le mouton noir, celui qui est toujours à part des autres. Je haïssais l'école et les professeurs, tout ça causé par de mauvaises expériences avec mes professeurs de première année au primaire. Je me suis fait serrer les bras et je me suis fait dire que j'étais une pâte molle et que je n'étais pas bon et tout ça, car j'avais de la difficulté à comprendre. Par la suite, j'ai aimé seulement deux années scolaires. Ces deux années-là, j'avais des professeurs attentifs et sans préjugé. Dans ces deux années-là, mes résultats se sont de beaucoup améliorés ; je reprenais tranquillement le goût à l'école, mais toujours l'année suivante, pour me faire haïr l'école.

Chum et drogue

Puis est venu le secondaire, enfin sorti de l'enfer des préférences de petit village, j'arrivais maintenant dans une grande école où tout devenait possible. Dès mon arrivée, les amis et les connaissances n'arrêtaient plus de grandir et là je commençai aussitôt à vouloir prendre ma place. À cette époque, je ne croyais pas que ma vie dépendrait en partie de ce moment. De jour en jour, j'accumulais les retenues, les suspensions et toutes les mesures disciplinaires possibles et imaginables. Un jour, accompagné d'un ami, je fumai mon premier joint en espérant trouver une porte de sortie à tout ce que je vivais et que je voulais oublier. Ce moment fut le début d'un long et même très long voyage vers l'enfer. J'avais 14 ans.

Période sombre

L'année qui a suivi est celle que je regrette le plus maintenant, celle où je n'étais plus moi et où je croyais que je pourrais me départir de mes souffrances en faisant « suer » tous les gens autour de moi et même ceux qui m'étaient les plus chers. La drogue dominait ma vie, j'ai perdu de belles années à descendre dans l'enfer de la drogue, perdre le fil du temps, oublier mes valeurs et, par la même occasion, j'ai dû abandonner l'école. Durant cette année et quelques-unes qui ont suivi, je croyais avoir beaucoup d'amis mais avec le temps, je me suis aperçu qu'ils n'en étaient pas. Encore là, je me suis senti

abandonné. La vie pour moi était devenue un enfer et la seule solution que j'envisageais, c'était de mettre fin à mes jours. J'avais toujours dans mon auto mon tuyau de balayeuse et ma roulette de « tape » et j'étais prêt à passer à l'action. La seule chose qui me retenait, c'était les gens que j'aimais et aussi l'espoir de pouvoir enfin un jour être bien mais, à ce moment, le mal était si fort que j'ai vraiment cru y passer.

L'amour apporte le changement

J'avais une copine à qui je tenais vraiment et c'est pour cette raison que j'ai pris la décision d'arrêter la drogue et, par la même occasion, faire le ménage de ma vie. J'ai tassé de ma vie les personnes qui avaient une mauvaise influence sur moi, je me suis trouvé un emploi et me voilà reparti pour une nouvelle aventure.

Le travail en usine

Par la suite, j'ai travaillé dans quelques usines à des salaires peu intéressants, mais durant un bon bout, je croyais que c'était ce que je méritais et que je ne pouvais accomplir autre chose que ça. De jour en jour, je me sentais comme un moins que rien et de plus en plus je m'enfonçais dans le noir et devenais encore plus convaincu que j'étais un pourri. Le tout a été couronné par plusieurs déceptions amoureuses, j'étais vraiment désespéré et je ne voyais aucune porte de sortie. C'était l'enfer, ma mère et mes sœurs me voyaient m'enfoncer et ne réussissaient pas à me convaincre de consulter quelqu'un de qualifié pour ce genre de problème car, selon moi, je n'avais pas de problème.

Horaire très chargé

La vie étant ce qu'elle est, quelque temps après, je rencontrais une femme très bien et que j'ai aimé beaucoup. Avec elle, j'ai appris beaucoup sur la vie et j'ai décidé de reprendre ma vie en main. C'était le début du retour sur les bancs d'école mais seulement à temps partiel les soirs après le travail. Durant plus d'un an, j'ai fréquenté l'école par les soirs, c'était très difficile ! J'ai été reclassé en alphabétisation et je voyais ce défi comme quelque chose d'inaccessible, mais je tenais à continuer car petit à petit je commençais à

savoir que je méritais mieux que ce dont je m'étais toujours contenté. Le travail, l'école et l'amour, c'était un peu trop !

Retour à zéro

Pour commencer, je me suis à nouveau retrouvé seul, je ne voyais aucun avenir dans mon travail et mes qualités n'étaient pas reconnues, alors j'en suis venu à détester mon travail et à trouver la vie de plus en plus longue jusqu'au jour où mon employeur me congédia suite à une différence d'opinion face à mon travail et aux conditions auxquelles j'étais confronté. À ce moment précis, j'étais complètement anéanti et mon sentiment de rejet était à son plus fort. Encore une fois, je me suis senti innocent, sans aucune importance, sans talent, bon à rien, je voulais mourir et j'y étais prêt. J'ai pris mon « char » et suis retourné chez moi, je pleurais comme un enfant enragé, les veines me sortaient partout dans la face, j'étais rouge comme une tomate et les yeux rouges, tellement rouges que c'en était apeurant. Quand ma mère m'a aperçu dans cet état, elle a paniqué et elle m'a immédiatement ordonné d'aller voir le médecin, j'ai finalement, en dernier recours, décidé d'aller le rencontrer.

Enfin de la lumière

À mon arrivée, le docteur a vite constaté que je souffrais de dépression depuis déjà très longtemps. Il m'a parlé et m'a immédiatement conseillé de rencontrer du personnel formé pour ce genre de trouble. Suite à cette rencontre, je me suis présenté au CLSC avec en main la référence du médecin et ils m'ont immédiatement rencontré. Par la suite, j'ai rencontré un travailleur social durant plus d'un an et j'ai assisté à plusieurs conférences sur l'estime de soi. Durant cette période, j'ai appris beaucoup sur moi et sur mes capacités. La force que j'ai trouvée durant ce temps a été pour moi la découverte de la vie et j'ai enfin pu voir autre chose que la mort pour me sortir de cette impasse.

La passion = raison de vivre

Durant ce moment, j'ai découvert une passion, un moyen de faire le vide. C'est chanter ! Chanter pour sortir le méchant et me

libérer du méchant qui essaie de me faire rechuter mais sans succès. La force que je prends dans la chanson m'apporte un énorme sentiment de bien-être inégalé et la force de me battre contre les divers obstacles sur mon chemin.

En route vers l'avenir

Avec les nouvelles ressources que je possédais, je décidai ensuite de réorienter ma vie et de suivre un cours donné au Carrefour jeunesse emploi de St-Hyacinthe sur l'orientation et, avec celui-ci, j'ai approfondi ma connaissance de moi et j'ai enfin découvert en quoi j'aimerais travailler et de quelle façon je voulais vivre ma vie.

L'école pour réussir

J'étais enfin décidé de retourner à l'école à temps plein et ainsi obtenir des résultats me prouvant que seulement moi pouvais décider où allait ma vie et ce que je suis vraiment. Maintenant, j'aime l'école et mon désir de mourir s'est transformé en besoin d'apprendre et de comprendre la vie et d'en obtenir les plus beaux moments.

Aujourd'hui, je dois la vie à mon médecin et aussi à ma mère qui m'a poussé à agir. Sur ce, je souhaite vraiment que ceux qui vivent cette situation trouvent leur voie et cessent de vivre cet enfer !!!

Frédéric Fortin, Centre de formation des Maskoutains, St-Hyacinthe

Secret de famille

On dit qu'un bon nombre de familles cache un secret. Malheureusement, ces gens sont tristes puisque ce secret vient souvent brimer leur vie. Ce lourd fardeau pèse sur leurs épaules, les empêchant d'avancer. Ils érigent des barrières autour d'eux pour protéger leur âme et leur cœur. Comme ce fut le cas pour une jeune fille du Bas Saint-Laurent.

Elle n'était que dans la fleur de l'âge, avait des rêves plein la tête et menait sa vie comme bon lui semblait jusqu'au jour où sans crier gare un événement fracassa sa vie. Elle portait en elle un enfant. Allait-elle devenir une honte pour ses parents ? Devenirait-elle la paria de son village ? Après en avoir longuement discuté avec sa mère, elle décida de mener sa grossesse à terme et de veiller seule à l'éducation de son enfant. Ne voulant pas gâcher l'avenir de son copain qui venait de prendre sa vie en main, elle prit la décision de s'en éloigner, car elle savait bien qu'il laisserait tout tomber pour elle et son enfant. Son amour pour lui, lui ordonnait d'agir ainsi.

Le temps passa, la jeune femme mit au monde une adorable petite fille qu'elle prénomma Vanessa. Chaque jour qui passait, elle voyait en ce petit cadeau du ciel les traits du doux visage de ce garçon qu'elle avait jadis tant aimé. Mais une immense tristesse grandissait en elle puisque l'enfant ne connaîtrait jamais son papa. De plus, elle aurait peut-être de la difficulté à affronter la vie sans cette présence paternelle. Ayant déjà trop souffert, elle ne voulait pas que sa petite fille subisse le poids de ses erreurs et souffre à son tour, elle se devait de la protéger. Ne cessant de prendre de l'ampleur, ce secret, chaque jour, hantait ses pensées. La petite fille allait devenir grande, lui en voudrait-elle de lui avoir caché ses origines ? Briserait-elle cette confiance qui les unissait ? Par une incroyable coïncidence, le jour même où elle décida d'entreprendre des démarches pour retrouver le père de sa petite fille, le téléphone sonna... C'était lui. Douze ans s'étaient écoulés depuis leur dernière rencontre. Après avoir parlé de choses et d'autres, il lui dit que depuis leur séparation il avait le sentiment qu'il lui manquait quelque chose, une impression de vide, il se sentait incomplet. Elle s'arma de courage et lui révéla ce secret qui la tourmentait depuis tant d'années. À sa grande surprise, il fut emballé et lui avoua qu'il avait toujours eu le sentiment que cet enfant était le sien mais n'avait jamais eu le courage de tenter de les retrouver.

Il est fou de croire, n'est-ce pas, qu'un simple coup de fil, par un bel après-midi d'été peut changer à jamais la vie d'une fillette, mais c'est bien ce qui est arrivé !

Le grand jour arriva où pour la première fois la petite fille et le papa furent enfin réunis. Ce qui manquait dans la vie de cet enfant venait de lui être donné, cette petite flamme dans les yeux, cette petite magie dans le sourire. En avouant son secret, la maman venait de se libérer de douze années de silence, de peur et de questions, elle avait ainsi donné un énorme cadeau à sa fille, celui d'enfin connaître ses origines.

Cette histoire me touche particulièrement et me dit que, malgré les erreurs passées, il n'est jamais trop tard pour réparer. Elle est aussi pour moi un exemple d'amour et de courage. Elle fait partie des plus belles histoires. Cette petite fille déborde maintenant de joie et me dit souvent : « Maman merci, ce fut le plus bel été de ma vie ! »

Renée Morin, CEA Kamouraska-Rivière-du-Loup, La Pocatière

Mon ange bien-aimée

Ce que je veux vous partager est loin d'être un conte que me racontaient mes parents lorsque j'étais gamin. C'est une histoire qui est arrivée, il y a de cela un peu plus de quatre ans. J'étais sur une route qui mène loin du bonheur. Je ne me retrouvais plus dans rien, même les choses auxquelles j'accordais tellement d'importance depuis toujours ne me reflétaient plus aucun intérêt. J'étais perdu dans un monde que je fuguais constamment, mais en vain. Dehors, c'était l'hiver, la température était presque aussi froide que dans mon cœur. Depuis des mois, je vivais des moments pénibles et très difficiles sans trouver de portes de sortie pour me libérer de mes tracas. Chaque jour me semblait être une oisiveté, une flânerie qui ne menait à rien. Dans la froideur de mes sentiments, je m'avouais presque vaincu par le temps ; mes amis n'étaient plus ceux que je voulais voir, ma famille me semblait être un piège que je voulais éviter ; même moi, je n'étais plus celui que les gens connaissaient. Les pertes, les échecs et la médiocrité envahissaient mes journées. Tout ce que j'avais eu tant de mal à bâtir en vingt ans s'écroulait depuis trois mois,

sous mon regard impuissant. J'étais au pied d'une montagne que je devais franchir, mais je n'avais guère d'énergie pour y grimper, précipité dans le désespoir : tout était pour moi chimère jusqu'à un soir où j'allais rejoindre les copains. En arrivant, une fois passée la porte vitrée, j'observai qui y était : des copains, mais un visage que je ne connaissais pas me sourit et, comme je ne l'avais fait depuis longtemps, je souris en retour ! Mes yeux restèrent rivés sur elle, elle était si belle ! J'allai dans un coin où je pouvais l'admirer ; mais je n'eus point le temps de la contempler qu'elle vint s'asseoir près de moi. Elle me demanda ce qui n'allait pas dans ma vie pour que j'aie l'air si malheureux. Elle savait que quelque chose n'allait pas bien et je sentis qu'elle voulait m'écouter. Alors, je déballai mon sac à tracas, je lui dis mes tourments et durant toute la soirée, elle resta là, à mes côtés, à m'écouter. J'étais si à l'aise que des larmes se mirent à glisser de mes yeux et, comme une plume caresse la peau, elle les essuya. Au moment de partir, à la fin de la soirée, je la quittai à reculons même si j'étais bien avec elle, je devais partir et elle aussi. Les jours qui suivirent, je la revis à nouveau. Chacune des fois où je la voyais, j'avais l'impression d'être plus léger, comme si j'oubliais tout le négatif qui me hantait. Jour après jour, je remontais la pente, elle m'aidait à voir le positif des choses avec ses paroles, ses gestes et ses regards. Quatre ans depuis sont passés et encore aujourd'hui, je me perds dans ses yeux couleur d'océan. Jamais je n'oublierai la fille qui a pris ma main et m'a sorti de mon cauchemar, comme un ange vient du paradis, juste par amour... Je t'aime Karolyn !

Patrick Métivier, Sorel-Tracy

Vermine la grenouille

Mon grand-père, nommé Léo, est aujourd'hui décédé, mais je me souviens, quand j'étais petite, il nous racontait toujours la même histoire, celle de son chien Polly. Je l'ai écouté et réécouté parce que, à chaque fois, rien n'avait changé, il la racontait toujours avec la même passion, le même amour pour cette bête. Aujourd'hui,

je vais à mon tour vous détailler cette histoire en espérant pouvoir y inclure autant d'émotion qu'il a su me livrer durant toutes ces années.

Mon grand-père était le plus jeune d'une famille de huit enfants, il habitait un petit village, ses frères travaillaient avec leur père sur son bateau de pêche, tandis que ses sœurs aidaient leur mère à avoir soin de la maison et à préparer les repas. Léo trouvait ses journées très longues, il était toujours seul. Souvent, il allait se promener dans les bois, il allait à la rivière pour pêcher de belles truites et il s'amusait à attraper des grenouilles. Mais Léo s'ennuyait quand même, il aurait tant aimé avoir un compagnon avec qui se balader, avec qui parler et avec qui s'amuser. Parce que « Dans ce temps-là », disait si bien grand-père, « on n'avait rien pour s'amuser nous, seulement une balle et une branche de bois ». J'avoue que je me serais probablement ennuyée moi aussi, mais peu importe, il aurait tant aimé avoir un ami avec qui il aurait pu tout partager.

Un jour, Léo décida d'aller dans les bois. Il marcha, marcha et marcha jusqu'au ruisseau. Une fois au ruisseau, il s'assit sur un gros rocher tout en se faisant tremper les pieds dans l'eau qui s'écoulait.

Soudain, il vit une grosse grenouille toute verte sauter sur un caillou tout près de lui. Il eut un peu peur, ne sachant pas d'où elle était arrivée. Il lui dit : « Bonjour, tu m'as fait peur tu sais », on aurait dit qu'elle comprenait ce que Léo lui disait. Il se mit à lui raconter qu'il s'ennuyait énormément, à quel point les journées étaient longues sans amis, à quel point il aimerait avoir quelqu'un avec qui il pourrait s'amuser, quelqu'un avec qui parler.

Mon grand-père se surprit tout à coup à croire que la grenouille pourrait peut-être l'aider. Il lui dit : « Toi petite grenouille, je vais t'appeler Vermine. Si tu comprenais ce que je suis en train de t'expliquer et que tu avais le pouvoir de m'aider, me donnerais-tu un compagnon ? » Et il repartit chez lui.

Le lendemain, Léo retourna au ruisseau pour aller voir Vermine, mais au lieu de la retrouver, il y avait un beau grand chien blond qui avait l'air gentil. Mon grand-père s'amusa toute la journée

avec le chien. Il décida de l'appeler Polly. À la fin de la journée, Polly accompagna mon grand-père chez lui.

À partir de ce jour, Polly fut son meilleur ami pendant de longues années, ils étaient inséparables. Grand-père est souvent retourné dans le bois près du ruisseau pour remercier Vermine la grenouille, celle qui avait exercé son vœu le plus cher, mais il ne l'a jamais revue. Moi j'ai toujours aimé imaginer que c'était elle qui s'était transformée en Polly.

*Isabelle Beauchemin, Centre d'éducation des adultes l'Escale,
C.S. de l'Amiante, Thetford Mines*

L'aventure d'Élie

Par un soir hivernal, Élie se rend au plus énorme party auquel elle ne soit jamais allée, ses amis l'attendent avec impatience. Ils veulent lui présenter un jeune homme soi-disant très civilisé.

Élie est toute contente : sa soirée commence bien. Elle danse avec ses copines et trouve ça bien rigolo. Pendant la soirée, elle rencontre le jeune homme en question, Olivier, qui lui demande de danser. Après avoir bavardé et bu quelques verres, ils se dirigent à l'extérieur.

Olivier s'allume une cigarette et la lui tend. Élie, toute gênée, n'ose pas dire non ! Elle se rend compte que ce n'est pas du tabac qu'il y a dedans. Elle se tait et respire à plusieurs reprises la fumée. Élie devient un peu abasourdie, Olivier la fait s'asseoir sur un petit banc de bois tout givré. Élie ne se sent vraiment pas bien. Elle se trouve ridicule d'être ivre et droguée.

Olivier lui offre de prendre une marche. Elle accepte. Aussitôt debout, Élie tombe dans les pommes. Olivier ramène la jolie fille au stationnement, la prend dans ses bras et l'installe sur la

banquette arrière de sa voiture. Il part avec Élie et se rend dans un rang. Élie est à demi-consciente. Olivier se gare sur le bord du chemin.

Il sort Élie de la voiture, lui attache les bras et les jambes, la déshabille et la pénètre.

Après quelques minutes, Élie ouvre les yeux et Olivier est sur elle. Elle tente de le repousser, mais elle se rend compte qu'elle est tout attachée.

Olivier lui crie : « Tu n'es qu'une agace ! »

Il se lève et lui donne un coup de pied pour la faire rouler dans le fossé. Élie se met à crier : « Tu n'es qu'un enfoiré, un débile, un crétin ! »

Elle est toute nue dans un fossé et il fait au moins 10 degrés sous zéro. Après quelques minutes, Élie essaie de se détacher et réussit après quelques instants. Elle regarde autour pour essayer de se situer. Il fait très sombre et froid, elle est à peine capable de marcher. Elle reprend ses vêtements et se rhabille. Ensuite, Élie prend la route et repense à tout ce qui vient de lui arriver. Elle se fatigue et décide de s'arrêter. Une voiture approche. Élie lève les bras et fait des signaux pour qu'elle s'arrête. L'automobile cesse d'avancer et la vitre s'ouvre. Élie ne sait pas trop quoi faire parce que c'est un homme qui est au volant. Elle se met à pleurer et se dit qu'elle est foutue.

L'homme lui demande : « Avez-vous besoin d'aide ? »

Élie, malgré sa peur des hommes, lui répond : « J'aimerais que vous me conduisiez au village. » Élie sans s'en rendre compte vient de vaincre une grosse peur. Elle s'assoit dans la voiture et prend une grande respiration.

L'homme lui demande : « Pourquoi étiez-vous dans ce rang si obscur ? »

Élie lui raconte son histoire : « Je me suis fait violer et abandonner dans ce rang. » L'homme lui offre de la conduire à sa demeure, de la réconforter et de téléphoner aux policiers. Élie se sent un peu plus en sécurité, elle lui montre le chemin pour se rendre chez elle. En arrivant, Élie le remercie de l'avoir ramenée, celle-ci lui demande de rentrer avec elle pour expliquer à ses parents ce qui lui est arrivé ?

L'homme se présente : « Je m'appelle François. » Ensuite, il rentre à l'intérieur. Sa mère est tout effrayée : « Mon Dieu que t'est-il arrivée et qui est ce jeune homme avec toi ? » « Lui, c'est l'homme qui m'a réconfortée. » Élie explique à sa mère toute son aventure. Sa mère s'effondre en larmes.

« Ma pauvre chouette, je veux que tu saches que je suis là pour t'aider. Tu peux demander à ton ami de rester avec toi si tu veux. »

Le père d'Élie appelle les policiers pour dénoncer Olivier. Après quelques heures, le jeune Olivier est incarcéré dans une prison. Les journées passent. Élie revoit François et, depuis ce temps, elle s'est remise de sa tragédie.

Moi j'aime cette histoire, parce que si j'étais dans la situation d'Élie, j'aimerais bien que quelqu'un vienne me voir et m'écouter, comme dans l'histoire. Élie a rencontré quelqu'un qui a su dire et faire les bonnes choses. Peut-être que ce sera son copain...

*Jessica Pouliot, Centre d'éducation des adultes
de Bellechasse, Saint-Gervais*

Jacque qui grogne et Jacque qui rit

En 1954, Jacque voit le jour pour la première fois. Ses parents vivent dans un paisible rang qui se situe à Saint-Charles de Bellechasse. Dans la grande maison brune, vivent déjà ses deux frères et ses grands-parents. Plus tard, deux autres frères et une petite sœur voient le jour. Jacque vit une enfance heureuse, il travaille le matin à l'étable avant d'aller à l'école et au retour lorsqu'il en revient. Une fois qu'il a fini d'aider son père, il peut aller jouer avec ses frères et sa sœur. Pendant son adolescence, Jacque vit une première expérience douloureuse, la mort de son petit frère écrasé par une voiture dont le conducteur était saoul. Il s'en remet à travers les années. Dans la vingtaine, Jacque trouve un emploi stable avec deux de ses frères. Ils travaillent au chantier Davie. Lui et sa sœur Francine et ses frères Michel, Marius et Jocelin demeurent dans un 6 1/2 dans le village de Saint-Charles. Mariange, la mère de Jacque, reste quelque temps avec eux avant sa mort : deuxième événement douloureux.

Jacque se marie avec Sylvie Dumont, en 1980. Moi, le petit Côté, je suis arrivé en 1982. Nous restons à Saint-Henri de Lévis dans une belle petite maison blanche dans la rue des Prés Verts. Le pauvre Jacque travaille le jour et la nuit, il s'occupe de moi car Sylvie travaille la nuit. Pendant l'année suivante, Sylvie n'aime plus Jacque autant. C'est la troisième fois que mon père vit une très grande tristesse. Il quitte la maison pour aller s'installer dans un petit appartement, à la ville.

Ma mère me prit sous son aile pendant quelques années. Jacque venait me voir toutes les deux semaines. C'était surtout les dimanches. Lui, il travaillait, six jours sur sept, pour se procurer tous les biens qu'il avait perdus. « Pauvre Jacque » Il avait et a toujours un très bon moral.

Pendant l'année 1992, ma mère décéda après s'être fait opérer. Mon père, Jacque, me prend à sa charge à son tour. Jacque et moi vivons maintenant à Lévis, près du terrain de tennis. Jacque travaille toujours comme soudeur à la M.I.L. Davie. Nous sommes

demeurés deux ans à Lévis. Ensuite, nous sommes allés rester à Saint-Charles dans le village. Cette année-là, la M.I.L. Davie ferme ses portes. Jacque passe le reste de l'hiver sur le chômage. L'été suivant, Jacque se trouve un job à Montmagny, comme soudeur.

Jacque a quelques blondes durant plusieurs années, mais rien de vraiment stable. Moi, son fils, je fréquente la polyvalente de Saint-Charles. Je ne suis pas un ange, de 12 à 17 ans, je sors, je bois, je fume comme un jeune homme de 25 ans. Jacque de son côté fait ce qu'il peut. « Pauvre Jacque ! » Quand j'ai eu mes 20 ans, « la fleur de l'âge », mon père Jacque tombe malade ; le cancer : triste nouvelle pour toute la famille.

Jacque a présentement 57 ans et ça fait trois longues années qu'il combat cette terrible maladie. De mon côté, je le supporte énormément. La famille fait son possible aussi. Je vais le voir à toutes les semaines et il aime bien ma présence. Maintenant, il reste à savoir dans combien de semaines Jacque va fermer les yeux.

P.S. Je raconte cette histoire, car c'est la mienne !

Jimmy Côté, Centre d'éducation des adultes de Bellechasse, Saint-Gervais

Samedi le 1^{er} juin 2002

Nous sommes présentement dans un petit village appelé St-Anselme. J'habite présentement cette municipalité depuis ma naissance, il y a 18 ans. J'adore cet endroit et je voudrais y rester pour le reste de mes jours. Oui, j'y resterai pour toujours... C'est ici que j'ai rencontré ma bien-aimée.

La fin de soirée approchait, il faisait plutôt beau à l'extérieur. Les étoiles resplendissaient d'une telle lumière que l'on croyait qu'il faisait jour.

Ce soir-là, nous fêtions l'anniversaire de Sophie. Pour son anniversaire, nous lui avons offert une soirée dans le bar de son choix. Jean-Philippe, David et Jérôme prirent la route avec moi, tandis qu'Alex, Sophie, Karine et mon amie de cœur Katy sautèrent à bord de la voiture de Marco. Et c'est ici, malheureusement, que je perdis la mémoire...

Je me réveillai accompagné d'un mal de tête affreux. En détournant les yeux, je voyais ma tendre accroupie à mes côtés. Ses mains rejoignaient son visage. Quand je tendis l'oreille, j'entendis plusieurs gémissements sortant de sa bouche comme si elle pleurait... Tout de suite, j'essayai de la réconforter, mais en vain, elle ne m'écoutait pas. Mes paroles n'avaient aucune importance, même l'odeur que dégageait ma peau ne la faisait pas réagir. Au loin, plusieurs personnes criaient, s'énervaient sans même que je sache vraiment pourquoi ! Je me mis sur pied et partis à la découverte de ce qui se passait d'anormal. En tout, quatre ambulances étaient là, les sirènes allumées et probablement autant de policiers. Plusieurs choses étaient embrouillées pour moi. Pourquoi le chemin était-il fermé aux véhicules ? Pourquoi des gens prenaient des photos ? On aurait dit que le monde avait chaviré en une seule fraction de seconde.

Tout à coup, je me vis transporter sur une civière, je courus vite pour suivre ce corps qui était le mien. J'embarquai à toute vitesse dans cette ambulance où ma carcasse était transportée. Je sentis ce véhicule partir à une vitesse incroyable. Les sirènes criaient si fort que mes oreilles sillaient. Tout le long du trajet, j'observai mon cadavre étendu sur ce simple petit lit enveloppé d'une couverture laineuse, même mon visage était recouvert. En l'observant, j'ai bien deviné ce qui devait s'être passé. Mon visage était recouvert d'ecchymoses et de sang. Mes si beaux cheveux et ma si belle barbichette étaient presque entièrement brûlés. J'étais méconnaissable.

En quelques minutes, j'étais arrivé à l'hôpital. Je ne pouvais le croire. Mon corps allait bientôt être étiqueté décédé. Je restai présent à côté de mon corps pendant des heures à essayer de me rappeler ce qui était arrivé, mais je n'y parvins pas. À un moment

inattendu, je vis mon père arriver ébranlé par tous ces événements, il devait maintenant m'identifier. En me voyant, il éclata en sanglots, jamais je n'avais vu mon père dans un pareil état. Je lui sifflai à l'oreille tout ce que je ne lui avais jamais dit, tout ce que je désirais qu'il sache. Je savais qu'il ne m'entendait pas, mais au fond de son cœur, il ressentait mes paroles, j'en suis sûr.

Au salon funéraire, plusieurs personnes qui prétendaient me haïr étaient présentes à faire semblant d'être désolées. Quant à celles qui tenaient vraiment à moi, elles étaient toutes là, dépassées par les événements. Mon tendre amour elle, était déchirée !

Le jour de mon enterrement, le soleil rayonnait de toute sa splendeur. Tous les oiseaux chantaient une merveilleuse mélodie. L'été était des plus présents à cette cérémonie. Mes parents relâchaient deux petites colombes qui, comme moi, recommençaient une nouvelle vie.

Depuis ce jour, je veille sur les personnes que j'ai tant aimées et je sais qu'elles me sentent près d'elles. J'ai redonné l'amour à ma bien-aimée pour qu'elle soit aussi heureuse que je le suis. Je suis si fier d'elle, de la voir devenir une femme si merveilleuse. J'ai toujours affirmé que je désirais rester à St-Anselme. Eh bien ! j'y serai pour l'éternelle vie de ceux que j'ai aimés...

Ce texte est pour moi un grand réconfort suite au moment difficile que j'ai vécu lors du décès de cet ami. Ce tragique accident m'a fait grandir et comprendre bien des choses que jamais encore je n'avais comprises. Chaque fois qu'il me manque ou que je pense à lui, chaque fois que je revois celle qu'il a tant aimée ou que je regarde ces dizaines de photos de lui qui décorent les murs de ma chambre, un sourire apparaît sur mon visage.

*Véronique Côté, Centre d'éducation des adultes
de Bellechasse, Saint-Gervais*

Prendre son courage à deux mains

Une jeunesse, c'est dû pour grandir, pour apprendre et surtout pour sortir avec des amis. Mais, ça ne se passe pas toujours ainsi. Lorsque la maladie ou la malchance fait son apparition, rien ne peut l'arrêter. Cela fait du ravage lors de son passage.

Pour une jeune fille qui recevrait son diplôme de fin d'études, c'était l'étape la plus importante dans sa vie d'étudiante. Par conséquent, lors de cette étape, je me suis vue couchée sur un lit d'hôpital, car avec un diabète, les petites fêtes ne sont pas conseillées. Les médecins me donnèrent quand même un congé pour que je puisse vivre ma remise de diplôme. J'avais dû emporter avec moi fromage et fruits pour ne pas faire de baisse de sucre, mais le destin me réservait une autre surprise, celle d'entrer encore à l'hôpital. Pour la journée de mes dix-huit ans, c'était tout un cadeau d'anniversaire. Pas de chance : une opération au pancréas pour l'ablation d'une tumeur. Il faudrait encore passer par-dessus.

À peine sortie de ma convalescence, j'étais déterminée à poursuivre ma route. Acceptée pour un cours de cuisine, j'y suis allée. Pendant mon cours, j'ai eu le support de mes amis parce que je ne pouvais rien lever et la volonté aidant, j'ai surmonté cette épreuve et j'ai réussi mon DEP.

Cuisinière de profession, j'adorais mon métier, jusqu'au jour où la foudre est revenue encore une fois me heurter. Deux accidents de voiture dans l'espace d'un mois et la terre a presque cessé de tourner à mes yeux. Diagnostic : inapte à reprendre mon emploi de cuisinière. Quel choc ! Je suis donc retournée aux études, sans succès, pour un autre métier. Isolée, je gardais tout pour moi. Je croyais que c'était une solution. Durant ce temps, les amies supposées être là pour t'appuyer brillaient par leur absence.

Ma mère m'avait dit de faire attention à mes fréquentations et jamais je ne l'avais écoutée, jusqu'au jour où j'ai réalisé qu'une maman a souvent raison et que nous devrions écouter ses conseils, parce qu'elle possède une expérience de vie que l'on n'a pas.

Je me suis souvent demandé pourquoi j'étais là ? Pourquoi cela m'était arrivé ? Pourquoi j'étais toujours ici à vivre des situations difficiles ? J'ai eu une réponse lorsque j'ai rencontré mon amoureux et qu'il m'a fait réaliser, sans vraiment s'en rendre compte, que je pouvais apporter du bon à ceux qui me sont chers.

Cette histoire, je vous l'ai écrite pour donner du courage à ceux qui vivent des situations difficiles. Tu dois garder espoir, rester positif en te disant qu'un jour le soleil brillera pour toi aussi.

Karine Arsenault, Éducation des adultes de Bonaventure

Un parcours difficile

Il était une fois une jeune fille de treize ans, prénommée Maude, qui se trouvait trop mature pour les gars de son âge. Alors, sans réfléchir aux conséquences, elle s'amouracha d'un homme de vingt-neuf ans.

Imaginez la situation, une fille naïve qui n'en fait toujours qu'à sa tête... Même si le gars semblait gentil, il était beaucoup trop vieux pour elle et il avait, en plus, un problème de consommation d'alcool. Rien de bon pour rassurer les parents de Maude qui ne savaient plus quoi faire pour la raisonner. Un suivi avec la protection de la jeunesse et une poursuite judiciaire ne sont pas parvenus à la faire changer d'idée. Même que l'acharnement de ses parents a fait en sorte que Maude s'attache de plus en plus à Carl, son amoureux.

C'est ainsi qu'une relation difficile débuta pour elle. Pour tromper l'interdiction de contact émise par la cour, Maude donnait à Carl des rendez-vous secrets, tout en faisant croire à sa famille qu'elle allait trouver des amis. Mais en réalité, ses amis, elle les avait perdus de vue depuis longtemps dans toute cette histoire. Elle alla même jusqu'à pousser sa chance en parlant au téléphone avec Carl devant ses parents. Émilie, c'était le nom qu'elle lui donnait au téléphone.

Finalement, c'est à quinze ans que ses parents ont compris qu'ils ne pourraient jamais la faire changer d'idée. La veille du jour de l'An, son père lui annonça qu'elle pouvait désormais voir Carl tant qu'elle le voulait. Elle était folle de joie, mais quelque chose en elle lui disait que ses problèmes n'étaient pas terminés.

À seize ans, elle lâcha l'école. Une phobie sociale la hantait trop pour continuer. Elle trouva encore refuge auprès de Carl et déménagea avec lui en appartement. Il devint tout pour elle. En apparence, ils formaient un beau couple, pas très conventionnel, mais les gens s'y étaient habitués. La petite fille qui, autrefois, rêvait d'un beau garçon gentil, se retrouvait alors avec un gars obsédé par sa bouteille de bière. Celle qui, dans son enfance, croyait qu'elle aurait une vie merveilleuse à voyager, désormais réalisait que ses voyages se déroulaient uniquement dans son imaginaire. Sa vie était devenue un enfer, mais seuls le temps et les mauvaises expériences pouvaient lui faire comprendre dans quoi elle s'était embarquée. Peu à peu, elle se referma sur elle-même. Son existence ne reposait que sur une chose : libérer Carl de son mal de vivre et de son problème de boisson. Elle s'y engagea corps et âme.

Trois ans s'écoulèrent, mais il n'y avait aucune amélioration. Juste des jours d'angoisse et des nuits blanches. Son estime d'elle-même était tellement basse qu'elle croyait qu'une rupture la condamnerait à finir ses jours sans homme. C'est alors qu'une chose merveilleuse lui arriva, Maude se trouva un emploi. Le simple fait de travailler et ainsi de combattre sa peur des gens lui fit le plus grand bien. Elle reprit peu à peu le contrôle sur sa vie de cette façon. Maude devint plus forte et le contact des autres l'aida à prendre conscience de tout ce qu'elle avait sacrifié pour un amour de jeunesse.

Il lui fallut une année pour mettre un terme à cette relation. Elle put enfin comprendre qu'elle n'avait pas d'avenir avec cet homme, accepter qu'elle se soit trompée durant toute son adolescence et franchir le pas difficile d'une rupture. Elle réussit et, cette fois, c'est chez ses parents qu'elle trouva refuge. Tranquillement, Maude reprit contact avec la vie en général.

Aujourd'hui, Maude est heureuse et bien dans sa peau. Elle a même rencontré un gars, de son âge cette fois. Ils vivent ensemble et ils ont une belle petite fille nommée Amélia.

Marie-Eve Beaudin, Centre de l'Envol, Rivière-au-Renard

La garderie sourire

Je vais vous raconter une expérience bien spéciale, vécue au cours de l'été dernier, auprès des enfants que j'adore. L'hiver passé, une formatrice du Centre d'éducation des adultes de l'Envol nous a proposé une journée de stage dans un milieu de travail. Sans hésiter, j'ai appelé une responsable de garderie. Je savais comment faire des appels téléphoniques aux employeurs, car auparavant, j'avais déjà fait d'autres stages en garderie. J'avais vraiment adoré ces expériences, elles m'ont toutes apporté beaucoup, car chaque enfant a un petit quelque chose d'extraordinaire !

La responsable, Rachel, une gentille jeune femme, a donc accepté d'avoir de l'aide pour une journée. Le matin du stage, il y avait quatre enfants dans sa garderie en milieu familial. Rachel a aussi deux belles petites filles : Camille, quatre ans et demi et Magalie, trois ans. Toute la journée, je me suis occupée des enfants, je leur ai lu des histoires, j'ai joué avec eux, j'ai fait des dessins. Il y avait encore de la neige, les enfants s'amusaient et disons-le, moi aussi. Je suis retombée en enfance... À la fin de la journée, Rachel m'a demandé si j'aimerais avoir un emploi à l'été dans ce domaine. Je lui ai répondu que cela était un de mes plus beaux rêves ! Le temps passa, j'étais sans nouvelles. En mai, j'y suis allée, pour une journée, avec un immense plaisir. La semaine d'après, elle me rappela pour rentrer trois jours. Sur le coup, je me suis mise à pleurer, tellement j'étais contente.

Un peu plus tard, comme une autre responsable dut interrompre son service à cause de maternité, elle demande à Rachel si elle pouvait prendre trois ou quatre enfants en plus de ses bouts de

chou. Elle a accepté, se retrouvant donc avec neuf enfants. Elle avait besoin d'une employée et me demanda de rentrer à temps plein. Quelle joie ! Travailler avec beaucoup de jeunes enfants, c'est merveilleux ! Dans ce groupe, il n'y avait que des petites filles d'âges différents, mais pas de beaux petits garçons. Lorsque j'étais avec elles, mon cœur battait, mes yeux pétillaient. Dès le premier jour, je me suis attachée et les enfants aussi, j'en parle et j'en ai encore des frissons. J'avais beaucoup à penser, car les bébés, en particulier, demandaient plus de soins que les plus vieilles. Je faisais avec elles plein d'activités et les jours où il faisait chaud, on mettait les petites puces en costume de bain, elles adoraient se retrouver dans la piscine. Une chose qu'elles aimaient aussi, c'était de dîner dehors. Au cours de l'été, il y a eu une journée « beach party », une journée « film », une autre « pyjama », de même qu'une journée musicale.

À la fin août, Rachel a organisé une fête, cela a été une réussite. Mais cette journée a été la pire de ma vie, car j'ai dû me séparer de mes petits amours. Chacune d'entre elles restera dans mon cœur... J'ai aussi apprécié la belle complicité avec les parents et je veux dire un très grand merci à Rachel, pour m'avoir si bien accueillie, ainsi qu'à sa famille, ses deux merveilleuses puces et son chum. Merci également à ma formatrice, Claire, pour m'avoir donné la chance d'effectuer un stage et de me trouver un emploi d'été. Un merci du fond du cœur ! L'été prochain, si je ne travaille pas en garderie, je vais m'installer un petit coin chez moi pour garder des enfants. Ils sont vraiment une source de vie pour moi !

Marie-Hélène Robinson, Centre de l'Envol, Rivière-au-Renard

L'arrivée de Catherine

Cela faisait déjà deux ans que nous étions mariés Vincent et moi, lorsqu'un beau matin, je me réveillai avec des maux de cœur et le nez en sang. Je fus contente de me voir dans un tel état, car je savais alors que j'étais enceinte.

Mais par un beau dimanche après-midi, nous apprîmes la nouvelle à mes beaux-parents. Ma belle-mère fut déçue de me savoir enceinte, car disait-elle : « Vous êtes jeunes et vous avez déjà deux enfants, vous auriez pu attendre encore ». Je fus très triste, mais mon époux, me prenant dans ses bras, me rassura en me disant que cet enfant était une bénédiction pour lui.

Durant les six premiers mois de ma grossesse, j'étais malade à chaque fois que je me promenais en voiture ou lorsque j'étais trop fatiguée, mon nez se mettait à saigner.

Ce fut au mois de décembre que l'enfant vit le jour. Vendredi le 16 décembre, je vis mon médecin qui me confirma que tout allait bien, que l'enfant était bien placé et prêt à sortir. Cependant, dimanche le 18, lors d'un dîner chez les parents de Vincent, Mme Fauteux me regarda et me demanda si tout allait bien. Je lui répondis que j'étais vraiment fatiguée, car le bébé n'avait point arrêté de bouger de la journée et que nous pouvions voir facilement ses petites mains et ses petits pieds à travers mon chandail.

Finalement, vers 10 h 30, après que j'eus averti mon époux de l'arrivée probable de l'enfant, Mme et M. Fauteux arrivèrent, je fus très surprise de les voir. Je leur demandai pourquoi ils étaient là. Mme Fauteux me répondit : « Diane, toi qui accouche comme une lapine va donc tout de suite à l'hôpital. » Je lui répondis : « Je n'ai même pas de contractions et dehors il ne fait vraiment pas beau. »

Mais malgré moi, je partis avec mon époux pour l'hôpital St-Vincent-de-Paul de Sherbrooke. Il roulait à toute vitesse, jusqu'à ce que je lui demande de ralentir, car le chemin était glacé et que je n'avais toujours pas de contractions. Il se conforma à ma demande.

Rendus à l'hôpital, nous sommes rentrés par la porte avant, car je ne voulais pas déranger l'urgence. Nous avons pris l'ascenseur jusqu'au 5^e étage et nous vîmes l'infirmière qui m'envoya faire aussitôt un échantillon d'urine. Alors assise sur la toilette, mes eaux crevèrent, ce qui me fit sursauter. Regardant mon époux, je l'informai qu'il y avait autre chose qui descendait. Voulant me faire une farce, il

me dit que c'était probablement le bébé, alors je lui répondis : « Vincent, c'est le bébé ! » Je le vis devenir blême comme un drap et partir à la course chercher de l'aide. Moi, de mon côté, je voulus aller me coucher sur le lit en tenant l'enfant entre les jambes, mais sans que j'aie le temps de dire un mot, deux infirmières me couchèrent par terre, en se demandant ce qu'il fallait faire, car l'enfant était sorti les pieds devant. Surprise de leur réaction, je leur dis : « Qu'est-ce qu'on fait quand on accouche ? On pousse ! » Alors je n'ai eu qu'à faire une petite poussée et l'enfant fut né.

C'était une magnifique petite fille blonde aux grands yeux bleus, pesant alors 7 livres et 3 onces, mesurant à peine 19 pouces et trois quarts, qu'on nomma Catherine.

Diane D., Centre d'éducation des adultes de Coaticook

L'histoire de Lara

Nous sommes dans une petite communauté dans la belle région de Québec. Le vent vient apporter du changement. Il fait tourbillonner les feuilles. Celles-ci se laissent légèrement séduire, gracieusement emporter. Le froid fait sentir sa présence. Les arbres s'inclinent en succombant au sommeil. Ce rituel se reproduit à chaque début d'automne. Mais cette année, une jeune femme du nom de Lara, monoparentale, mère de deux filles adolescentes, vient d'emménager dans nos contrées. Laissant derrière elle un commerce qu'elle a vendu, une maison qu'elle a séparée avec son ex-mari, Lara se refait une nouvelle vie. Son rêve le plus cher : se consacrer à ses filles. Lara emménage dans une petite maison paisible près d'une rivière, entourée d'arbres. Elle l'aménage de manière à ce qu'elle soit chaleureuse et douillette. C'est un inconvénient d'être seule. Lara se retrouve avec toutes les responsabilités, comme voir à l'adaptation des enfants dans leur milieu qui, soit dit en passant, ne fut pas chose facile.

Un jour, ses filles devenues autonomes, elle décida de retourner sur le marché du travail. Étant dans une région éloignée de la ville, cette dernière chercha un emploi qui pourrait lui convenir. Lara se présente dans un centre d'emploi où elle rencontre une personne qui lui fait passer une entrevue. Comme elle a toujours travaillé à son compte, n'ayant aucune formation dans un domaine particulier et sans diplôme du secondaire, Lara eut une fâcheuse surprise : elle doit retourner sur les bancs d'école. Dure réalité ! Lara qui a eu des commerces et fait vivre sa famille ! Maintenant, à 38 ans, retourner à l'école... Ouf ! Dur à prendre pour l'amour-propre ! Celle-ci croyait que quelqu'un qui est rendu à un âge respectable et qui a de l'expérience dans divers domaines aurait bien pu mériter un petit emploi tranquille. Mais non ! Elle vécut de nombreuses émotions, passant par la colère et la négation. Elle s'en veut de n'avoir pas terminé son secondaire. La culpabilité la ronge un certain moment. Un jour, elle décide de se rendre dans un établissement où l'on donne des cours pour les adultes. Avec du courage, Lara rencontra une personne qui lui fit passer un test pour évaluer ses connaissances. Elle lui a proposé de débiter au présecondaire. Elle fondit en larmes. Elle se sentit envahie par la honte, le sentiment de n'être rien, d'être jugée, d'être différente des autres de son âge. Ça lui a pris un certain temps à voir plus clair et à réussir à faire du ménage dans ses sentiments. Après un certain temps, elle décida de prendre le chemin de l'école. Elle s'inscrit à temps plein.

Elle croit, il va sans dire, qu'une école aux adultes est constituée uniquement d'adultes. Surprise ! Lara se serait plutôt cru dans une polyvalente. La grande majorité des élèves étaient des personnes entre seize et vingt ans, l'âge de ses filles. Où étaient les adultes de trente ans et plus ? Elle se demandait ce qui la retenait dans cet endroit. On dit que l'apprentissage ne se fait pas que dans les livres, il se fait aussi à l'école de la vie, celle de tous les jours ! Sa colère était reliée à l'humiliation, pas facile ! Lara s'est confiée à une enseignante. Cette dernière l'a motivée à persévérer, à voir plus loin. Cette enseignante lui a aussi fait reconnaître que les adolescents avaient besoin de modèles. Ils ont leur propre façon de voir les réalités de la vie. Lara trouva que ce que lui disait l'enseignante était très pertinent et intéressant. Quelle ne fut pas sa surprise d'entendre les mêmes paroles de la bouche de ses filles.

Depuis ce temps, Lara a gravi les étapes, ce qui lui vaut l'honneur d'avoir un diplôme du secondaire. Avec l'aide de ses amours de complices : ses filles, Lara est toujours à l'écoute de celles-ci et d'elle-même.

Ce qui fait que cette histoire est ma préférée : ça lui a pris du courage et de la détermination pour changer le cours de sa vie. Lara m'a inspirée, elle m'a apporté le courage et la volonté de changer des choses dans ma vie, afin que je puisse accélérer le changement et apaiser ma souffrance. Parfois, on lit une histoire et on a envie de la faire lire à d'autres. Si vous rencontrez une personne, faites-lui lire ou lisez-lui, vous serez surpris de voir le résultat qu'une lecture peut apporter, une réponse à une recherche, une nouvelle vision. Les histoires sont des repères.

*Josée Laflamme, Centre d'éducation des adultes de Bellechasse,
Commission scolaire de la Côte-du-Sud*

L'aventure d'Alicia

C'est au milieu d'une belle soirée d'été, chaude et étoilée, qu'Alicia se berce assise sur sa balançoire, qui est située sur la terrasse de son appartement. La véranda communique directement avec la chambre d'Alicia par de grandes portes françaises habillées de voiles aux couleurs chatoyantes. Toute emmitouflée dans son châle de soie, la jeune femme de vingt-quatre ans, aux cheveux noirs et au teint foncé, pense à son copain prénommé Alexandre, mais que tout le monde surnomme Alex. Elle en est éperdument amoureuse. Alex, travailleur acharné, travaille tous les soirs jusqu'à une heure du matin, puisqu'il est patron de son entreprise. Épuisée de sa journée, Alicia va se coucher. Il est 23 h 30. Les draps de satin café au lait, tirés, elle s'y glisse et s'endort comme par magie aussitôt la tête déposée sur l'oreiller.

Soudainement, la porte de son appartement s'ouvre et se referme délicatement. Une silhouette masculine se glisse à son tour dans son lit. Alicia s'en rend compte et lui demande si c'est bel et

bien Alex. Ce dernier lui répond oui en murmurant à son oreille. Tout blotti contre elle, il lui dit doucement qu'il l'aime en lui faisant quelques caresses. Finalement, il lui fait l'amour et il lui laisse savoir que cela fait longtemps qu'il attendait ce moment.

Peu après, elle se lève pour aller se verser un verre de jus. Alex est assis dans la cuisine et mange un bol de céréales. Alicia lui demande : « Tu retournes travailler à cette heure ? »

« Tu ne vois donc pas qu'il est présentement 1 h 30 du matin et que je viens tout juste d'arriver du travail ! », lui répond-il. Il était encore habillé de sa combinaison de travail.

Alicia accourt dans la chambre à coucher pour vérifier si l'individu était encore là, mais personne ne s'y trouvait, seulement les portes françaises ouvertes qui battaient au vent et un mot sur l'oreiller qui disait : « Mon tendre amour, nous nous reverrons un jour... »

Qui était donc cet homme doux, passionné et sensuel dans son lit ?

Ceci est ma plus belle histoire, car :

– j'adore les fins inattendues et celles qui nous laissent imaginer la suite ;

– selon moi, c'est dans la rédaction de textes et dans la lecture que nous laissons parler notre intérieur et que nous évoluons en quelque sorte ; d'après les descriptions de certaines expériences que les auteurs(es) font vivre à leurs personnages ;

– j'ai décidé d'écrire ce texte, car il y a une partie de moi, une partie de désir autant physique que psychologique.

*Sarah Genest, Centre d'éducation des adultes de Montmagny,
Commission scolaire de la Côte-du-Sud*

Courage

C'est l'histoire d'une femme au courage exemplaire. Marie-Anna, une femme mariée à un « bûcheux », mère de trois enfants, était diabétique.

Marie-Anna était dans une chaise roulante, car elle était amputée d'une jambe à cause de son diabète. Elle était enceinte de son quatrième enfant. Son mari n'était pas très souvent à la maison à cause de son travail dans le bois. Quand il était de retour, on le voyait plus souvent à l'hôtel en train de boire. Elle apprit à se débrouiller seule. À cause du métier de son mari, elle garda la plus vieille des filles avec elle à la maison. Les enfants ont appris à se débrouiller, à devoir entrer plus vite que prévu dans leur vie d'adulte.

Ce jour-là, le jour de l'accouchement, elle garda ses enfants avec elle, appela son mari pour qu'il l'accompagne à l'hôpital. Les contractions avaient commencé dans la nuit du 21 au 22 décembre. L'enfant est né aux lueurs du jour, c'était une fille.

Quelques heures plus tard, il s'est produit quelque chose d'anormal, elle fit une hémorragie. Marie-Anna l'a échappé de justesse. Elle dut rester quelques jours de plus que prévu et sortit le 24 décembre au matin, car dans ce temps-là, les hôpitaux étaient encore payants pour les gens. Les enfants, ce jour-là, n'attendaient pas de jouets dans leur bas de laine, mais ils avaient tant de plaisir de voir Noël arriver que, même s'ils n'étaient pas riches, ils attendaient leur petite sœur et leur mère avec impatience.

Malheureusement, Marie-Anna n'a pas été capable de l'élever, même avec l'aide de ses enfants. Depuis quelque temps, elle commençait à se sentir mal. Armand, son mari, l'emmena à l'hôpital et le médecin lui indiqua que son diabète était tombé dans sa deuxième jambe et qu'il fallait la lui couper. C'est pour cette raison qu'elle n'a pas pu élever sa dernière fille.

Ils lui ont coupé la jambe quelques semaines plus tard, car le diabète, à cette époque, était incurable. Quand elle est entrée chez elle, elle dut voir partir sa fille, mais elle la confia à des gens qu'elle connaissait bien et elle savait qu'elle aurait tout ce dont elle aurait besoin. Pendant les nuits, elle pleurait toutes les larmes de son corps, parce qu'elle ne connaîtrait jamais avec sa dernière fille, perdue à jamais, toutes les joies que les parents ont habituellement avec leurs enfants.

Johanne, sa dernière fille, lui rendait visite quelquefois pendant l'année. Mais Marie-Anna ne perdait jamais le goût de vivre et, au contraire, avait toujours le sourire aux lèvres. C'était une femme appréciée de tous et la maison était toujours pleine à « craquer » de gens contents de la voir s'épanouir malgré le peu qu'elle possédait.

Les enfants grandissaient, ce n'était plus des enfants. Leur deuxième fille leur apprit qu'elle avait un petit ami. Il venait souvent à la maison leur rendre service pour des petits travaux, car cet homme était fils de fermier et frère de douze autres enfants.

Un an plus tard, elle leur apprit qu'il lui avait demandé sa main, mais avant, il devait avoir le consentement du père et celui-ci accepta avec grand plaisir. Marie-Anna n'est pas allée au mariage de sa fille, car la honte d'elle-même a pris le dessus sur sa joie de voir sa fille se marier. Quelques mois plus tard, leur fille leur a appris qu'elle était enceinte de son premier enfant : une fille.

Marie-Anna est décédée le 7 avril 1982 à l'âge de 49 ans. La journée de son enterrement était la veille de l'anniversaire de ses 50 ans. Elle laissa dans le deuil son mari, ses enfants, sa famille et ses petits-enfants à naître. Elle a fait toute sa vie ce qu'elle croyait être le meilleur pour elle et ses enfants. Elle leur disait que la vie était remplie de surprises, qu'il faut savourer la vie au jour le jour pour atteindre le bonheur avec ceux que l'on aime en leur laissant toute une vie de petits bonheurs. Elle nous quitta en pensant à ses moments de bonheur.

Cette histoire est importante pour moi, parce que c'est l'histoire de ma grand-mère.

*Mélissa Bélanger, Centre d'éducation des adultes de Montmagny,
Commission scolaire de la Côte-du-Sud*

Shokat

Shokat, une jeune afghane de neuf ans, vit avec son père, sa mère et ses deux sœurs dans une petite maison près du consulat américain en Afghanistan. Le soir de Noël, croyant être en sécurité pour un certain temps, parce que les bombardements américains avaient cessé depuis une semaine, cinq soldats talibans entrent dans leur maison et les tuent pendant que Shokat est en train de dormir à l'étage. Les soldats la trouvèrent et l'emmenèrent.

Shokat fut mise dans un sac à l'arrière d'une jeep militaire et fut promenée d'un bord et de l'autre pendant plus de deux jours. Puis, ils la jetèrent dans une cave infectée de rats. Elle fut violée par des dizaines de soldats l'un après l'autre, battue et nourrie avec du riz pourri.

Trois mois plus tard...

Depuis plus de deux mois, Shokat préparait son évasion. En deux mois, elle avait réussi à creuser plus de 100 mètres dans les murs de terre de sa prison avec ses petites mains frêles. Aujourd'hui, elle allait s'enfuir.

Quand le soleil fut couché, elle enleva les briques qui cachaient son tunnel et elle commença à ramper jusqu'au bout. Elle sortit et courut à travers les mines en espérant n'en toucher aucune. Elle courut jusqu'à la route où un camion la prit en auto-stop. L'homme de la camionnette était un ami de son père, Tadjik.

Tadjik l'emmena à Bamyan, chez sa grand-mère. Shokat ne fut pas aussi bien accueillie qu'elle l'aurait espéré. Ils la traitèrent de

« fâéché » (putain), parce qu'elle s'était laissée salir par les soldats. Bien qu'ils la renièrent, ils la gardèrent dans leur famille parce que c'était leur petite-fille. Pendant plus de six mois, elle fut battue et violée par ses oncles.

Quand la guerre fut terminée, elle prit l'argent qu'elle avait réussi à cacher afin que sa famille ne puisse la trouver et elle partit à l'aéroport pour aller au Canada, là où il n'y avait ni guerre ni personne pour la traiter de « fâéché ».

Arrivée au Canada, une gentille famille canadienne la prit en charge. Elle fut royalement nourrie. Pour la première fois depuis un an, elle reçut de l'amour. Elle ne se fit pas violer ni battre, elle fut seulement aimée pour ce qu'elle était. Jusqu'au jour où le gouvernement canadien décida qu'elle devait retourner en Afghanistan parce que son visa était échu.

Alors commença un autre périple pour ne pas retourner en Afghanistan. Ses parents adoptifs firent des pieds et des mains pour l'adopter. Cela prit un an, mais ils finirent par avoir le droit de l'adopter. Elle alla à l'école et eut de bonnes notes et elle devint docteur. Elle eut des enfants et ne retourna jamais en Afghanistan.

C'est ma plus belle histoire parce que je trouve que cela définit bien ce que partout dans le monde les femmes vivent. Shokat n'existe pas en réalité, mais toutes les femmes du monde ont une petite Shokat au fond d'elles-mêmes. Il n'y a pas beaucoup d'aide pour les jeunes femmes qui se font violer, alors parfois, il est bon de lire un texte comme celui-ci. Ça réchauffe le cœur de savoir qu'il y en a plusieurs dans cette situation et qui peuvent s'en sortir.

Bonne chance à toutes celles que ce drame frappe. Vous êtes fortes.

*Katia Falardeau, Centre d'éducation des adultes de Montmagny,
Commission scolaire de la Côte-du-Sud*

Une histoire vraie

Il y a déjà beaucoup de temps, en Colombie, mon pays d'origine, mon père voulait que j'étudie à l'université après mon secondaire et que je sois un professionnel. Mais j'étais jeune et j'aimais la liberté, la folie, la « rumba ». Alors, je ne profitais pas des possibilités que mon père m'offrait et, même si une fois j'avais commencé, j'ai tout abandonné.

Le temps a passé très vite ; j'ai pris la responsabilité d'avoir une famille. Je travaillais beaucoup et c'était un temps propice pour l'économie de la Colombie.

Un jour, la crise économique frappa mon pays et je commençai à voir la nécessité d'être préparé professionnellement. Cependant, en Colombie, les choses sont différentes d'ici. Si vous étudiez, vous ne pouvez pas travailler, car le travail à temps partiel n'existe pas, l'instruction coûte très cher et l'appui du gouvernement est très limité aussi.

Dans une telle situation, j'ai demandé à « mon Dieu » de me donner l'occasion d'étudier et de me préparer professionnellement.

En 1999, la violence a touché ma famille et nous avons dû partir de la Colombie vers un pays lointain avec un climat, une culture et une langue très différents des nôtres. C'était un changement radical, mais j'avais la foi !

Dans mon nouveau pays, ma nouvelle province et ma nouvelle ville, il y a beaucoup de prospérité de même que beaucoup de facilité. Alors, je me suis dit : « Je dois étudier, je dois profiter de l'occasion qui m'est offerte. » Au commencement, ce ne fut pas facile, car j'ai dû lutter avec la mentalité d'une fonctionnaire du gouvernement qui disait que j'étais trop âgé pour étudier. J'ai dû lutter aussi contre la mentalité de la colonie de Colombiens résidant ici pour qui les dollars, les cartes de crédit et les autos nouvelles étaient plus

importants, mais j'avais la détermination et, enfin, le gouvernement du Québec approuva mon plan de vie !

J'ai commencé à étudier l'année passée au Centre Marchand et je me suis dit à moi-même que je n'avais pas de temps pour la peur, je n'avais pas le temps de me décourager. J'avais la foi que j'allais réussir. Aujourd'hui, j'ai presque fini mon profil au Centre Marchand pour aller dans une institution d'études professionnelles de ma ville où je dois suivre mon cours de dessin industriel.

Pendant ces deux ans au Centre Marchand, j'ai mis tous mes meilleurs efforts, toute ma volonté, tout mon courage et j'ai fait tout avec beaucoup d'amour. Aucune personne, ni moi-même, n'a dit que c'était facile, mais il est possible de réussir. Maintenant, je l'ai dit aux Colombiens qui demeurent ici et aux Québécois qui étudient en donnant le meilleur d'eux-mêmes, car peut-être, à l'avenir, ils n'auront plus cette chance. Quant à l'âge ? Il n'est jamais trop tard pour commencer à apprendre !

Aujourd'hui, je remercie mon épouse, mes enfants et ma famille pour leur appui. Mon père, malheureusement, ne va pas pouvoir m'accompagner le jour où je recevrai mon diplôme, car il est décédé ici au Québec, il y a déjà quelques mois. Mais merci, père, pour avoir voulu me donner l'opportunité d'étudier. Je remercie le gouvernement du Québec d'avoir approuvé mon plan de vie, ainsi que les professeurs et la direction du Centre Marchand pour leur patience.

Je viens de découvrir un nouveau monde, le monde de la francophonie, car je peux déjà lire, écrire et écouter en « FRANÇAIS » ; mon horizon est plus grand ; je me sens plus sûr de moi et de mon futur. Merci, « mon Dieu », de m'avoir semé dans cette nouvelle terre.

Mon histoire a suscité des commentaires positifs de la part de certains étudiants du Centre Marchand et de certains de mes amis.

Le point qui a touché davantage, c'est la foi et la foi en Dieu accompagnées de beaucoup de travail ; la persistance dans un projet de vie et la volonté de m'intégrer à la VIE QUÉBÉCOISE.

Geovanny Lopera Diaz, Centre Marchand, Saint-Jérôme

La douce souffrance que je vis

Un jour que tout me semblait très beau et calme, un énorme ouragan s'est abattu sur moi. Un déchirement d'une totalité inoubliable à ce point que je ne pouvais m'empêcher de pleurer !

Pleurer sur mon sort, pourquoi ? dis-le moi. Un homme au cœur bon semblait sincère envers moi. Mais voilà que toutes ses paroles n'étaient que le fruit de mon imagination. Le premier jour de neige, j'ai demandé ta sincérité et tu m'as dit dans tes mots de joie et d'amour que toi et moi ce n'était pas pour une nuit. Mais voilà, aujourd'hui tout a changé.

Je te découvre comme je l'ai toujours vu dans les plus horribles de mes cauchemars. Le soir où tu m'as délaissé, je me suis mis à penser aux moments heureux passés auprès de toi. J'ai subi la nuit la plus longue de mon existence. Le changement de chiffre sur mon réveille-matin se faisait d'une lenteur que je ne peux expliquer. Les minutes me semblaient des heures et les heures me semblaient des années. Je finis par m'endormir dans la peine, la rage et la déception.

Le matin suivant, je me levai fatigué et inconscient de ce qui s'était passé. La nuit dernière, je me suis assis sur le canapé et je me suis dit dans le plus profond de moi-même que tout ça était un cauchemar.

C'est au moment où j'ai découvert ta photo déchirée en morceaux sur la table du salon que je me suis réveillé et que j'étais de nouveau seul au monde, sans amour à donner. Ton odeur et ta chaleur étaient retournées dans mes pensées les plus profondes.

Yannick Carrière-Valade, Centre Christ-Roi, Mont-Laurier

Une merveilleuse rencontre

Ma plus belle histoire a commencé lorsque j'ai rencontré une merveilleuse personne à laquelle je me suis attachée très vite. Il m'a fait découvrir un côté de moi que je ne connaissais pas. Cette personne se nomme Mathieu. Nous nous sommes rencontrés par l'intermédiaire de nos parents et, depuis ce jour, nous sommes inséparables.

Avec le temps, nous avons découvert que notre première passion commune est de nous occuper des enfants. Au cours d'une soirée, on s'est occupé de ma petite sœur de onze ans et, à ce moment, j'ai découvert mon petit côté maternel, tout en faisant renaître mon côté enfant... Lorsque nous sommes ensemble, je me sens comme dans un rêve, le temps passe trop vite ! Nous nous voyons seulement les fins de semaine, car il habite un peu loin, mais nous avons tellement à nous raconter ! Ce n'est que la distance qui nous empêche de nous voir à tous les jours. La première fois que l'on s'est vu, la gêne nous envahissait, mais dès le premier regard, nous savions qu'il allait y avoir quelque chose de solide entre nous. Nous avons le même âge et plusieurs choses en commun, dont l'amour des enfants, le goût de l'aventure, etc.

Grâce à lui, j'ai réalisé que connaître une personne, sans la juger, peut faire naître une merveilleuse amitié... Parfois, même cette personne peut devenir notre âme soeur. Lorsque nous sommes ensemble, je me sens bien, j'oublie mes problèmes, en fait, je suis heureuse.

Pour moi, depuis que Mathieu est entré dans ma famille, il est le frère que je n'ai jamais eu ! S'il lui arrivait quelque chose, je ne l'accepterais pas... Et je ne supporte pas l'idée de le rayer de ma vie. Je suis une fille énergique, je ne peux pas rester en place deux minutes, mais lorsque je suis en sa présence, je suis aux anges, une autre fille ! Mathieu m'a vraiment changée pour le mieux. Avant, je me faisais marcher sur les pieds et je ne parlais jamais ; maintenant, je m'affirme. J'ai souvent été blessée par les paroles des autres, mais aujourd'hui, plus personne ne peut me faire souffrir... J'ai appris à me faire confiance.

J'espère ne pas perdre Mathieu, car il m'a fait découvrir la vie sous un autre angle...

Joanie Cotton Cormier, Centre de l'Envol, Rivière-au-Renard

Mon histoire d'enfance

Mon histoire a débuté à l'âge de 6 ans, j'étais toute petite, belle et pleine de vie.

À 6 ans, je ne savais pas c'était quoi souffrir, jusqu'au jour où un des cousins de mon père est venu chez moi passer quelques jours et c'est à cet instant que tout a basculé.

Je ne sais plus combien de jours il est venu chez moi, mais juste assez pour que ma vie change et que je sois détruite.

À cet âge **tu ne comprends pas** ! Je ne comprenais pas pourquoi cet homme venait dans ma chambre la nuit pour me réveiller, je ne comprenais pas pourquoi il me disait de telles choses tout bas dans mon oreille en respirant fort. « **J'AI PEUR** » il me dit qu'il veut me toucher, et que ça ne fait pas mal et il me dit même que ça va me faire du bien, mais moi je n'aime pas ça, je lui dis « **NON** » que j'ai peur et qu'il me laisse tranquille, mais il ne veut pas, il ne m'écoute pas, il ne m'entend pas, cet homme est complètement dans son monde de fou !

Je me disais dans ma tête : « Je ne veux pas, je ne veux pas ! » J'essayais de me débattre mais il me disait de rester tranquille. Je n'aimais pas ce qu'il me faisait, j'avais hâte qu'il finisse ce qu'il avait à faire.

Une fois qu'il avait terminé, il me disait « Si tu parles de ça à tes parents, ça va aller mal pour toi. Compris ! » Je lui disais oui par la peur.

Ce fut atroce pour moi, parce que je devais garder ce secret que je n'aimais pas.

Il a fait ce petit manège tout au long de sa visite chez moi. À son départ, je n'en pouvais plus, il fallait que je parle de ce qu'il m'avait fait à mes parents.

J'avais peur mais je n'étais plus capable, je ne dormais plus, alors j'ai pris la décision de leur en parler. Je leur ai parlé de ce que je vivais, de ce que cet homme me faisait.

Mes parents m'écoutaient, en tout cas je sentais qu'ils m'écoutaient, ça me faisait du bien d'en parler et quand j'ai eu terminé, à ma grande surprise, mon père et ma mère ne m'ont pas cru, ils disaient que je faisais déjà assez de menteries et que je n'avais pas besoin de dire des choses comme ça pour me faire remarquer.

Ça m'a fait beaucoup de peine, ça m'a détruite, je me disais que je ne pouvais pas dire des choses comme ça, pas à mon âge, je ne connaissais pas ces choses-là.

Alors c'est à cet instant que ça m'a détruite et que j'ai perdu confiance en moi et à tout le monde qui m'entourait, surtout aux hommes.

Je me suis fait un mur de briques pour tout effacer mon passé.

J'ai été malheureuse durant toute mon enfance jusqu'au jour où je me suis mariée et on a eu une fille qui est merveilleuse.

Puis, ma peur est revenue quand ma fille avait huit mois, il faisait nuit, je me suis réveillée et mon mari n'était pas à mes côtés et ma fille pleurait dans sa chambre.

Quand je me suis levée, il m'est venu un « flash », mes horribles pensées étaient là, je me suis dit « non, pas mon mari, ça ne se peut pas ». Trop d'horribles pensées... Alors, je suis allée voir pour me contenter et quand j'ai vu mon mari qui était en train de bercer mon petit trésor dans ses bras, je me suis mise à pleurer.

Mon mari, lui, ne comprenait rien. Je me suis calmée et je lui ai tout expliqué.

Il a été très surpris, mais il m'a comprise parce qu'il savait mon passé. Il m'a tout de suite rassurée. Je me suis dit : « il faut que je fasse quelque chose ». Alors, j'ai fait une bonne thérapie ; on m'a appris à pardonner et surtout à constater que ce n'était pas moi la coupable, c'est cet agresseur qui est coupable.

J'ai passé à travers et maintenant je suis guérie et si cela arrive un jour à ma fille, je vais la croire parce que je l'aime.

Et cette histoire est vraie...

Viviane Forget, Mont-Laurier

Une main de velours dans un gant de fer

Il y a bien longtemps de cela, dans un village nommé Askel, vivait un jeune forgeron appelé Jérémy. Seul dans sa forge, il réfléchissait. Rien ne lui venait en tête, sauf Alexie, la fille du boucher. Il la connaissait depuis sa tendre enfance. À ses 18 ans, il l'avait demandée en mariage et elle avait refusé. Depuis ce temps, il se sentait rejeté et exclu. Il l'aimait à cause de sa beauté, de ses cheveux

blonds et de ses yeux bleus. Elle était la seule personne à lui avoir prêté attention. Il se disait que plus jamais elle ne l'aimerait.

Son malheur était grand et son cœur était gros. Il aurait voulu lui chanter son amour, mais avec sa voix rugueuse, il n'osait pas. Il était peut-être forgeron, mais à l'intérieur, il était aussi un grand poète. Lorsqu'il se sentait seul ou attristé, il écrivait. Petits et grands poèmes encombraient sa table de chevet. Des plus tristes aux plus joyeux, il en avait de toutes les sortes. Jamais il ne les avait lus à qui que ce soit.

Un être de muscles et d'os avec un cœur d'or. Jérémy était une personne sur qui tout le monde pouvait compter. Jamais il ne révélerait les secrets des autres ou ne briserait leur confiance. Malgré tout ceci, personne ne l'aimait vraiment. Il passait ses journées à forger, à broyer du noir. Au-delà des apparences, il était un être très sensible et affectueux. Il aurait bien voulu que quelqu'un l'aide. Depuis la mort de son père, il se retrouvait seul dans sa forge. Jérémy voulait avoir un fils qui pourrait l'aider dans son travail. Son rêve était tellement réel qu'il voulait avoir ce fils avec Alexie.

Un jour, le père d'Alexie, ayant des problèmes avec sa meule, envoya sa fille demander l'aide de Jérémy. Lorsque Alexie arriva chez son ami d'enfance, elle le vit assis près de son enclume. Tourmentée par ce qui se passait, elle lui demande ce qui n'allait pas. Jérémy, pris de chagrin, refusa de lui répondre. Depuis longtemps il attendait sa visite, mais cette journée-là, sa peine était plus forte que tout. Il venait de recevoir une lettre de son cousin disant que son oncle et sa tante étaient morts frappés par des chevaux. Cette journée-là aurait dû être la plus belle de sa vie.

Alexie trop gênée pour l'aider, retourna alors chez elle pré-tendant qu'il n'était pas là. Attristé de voir sa bien-aimée partir, Jérémy poussa un long soupir. Dans son cœur régnait un chaos complet et dans sa tête s'insinuait l'envie de se fracasser le crâne avec son marteau. Il pensait avoir raté sa chance d'être aimé. Aucune lueur d'espoir ne lui paraissait possible. Son cœur était plein de haine et sa

tête pleine d'idées sombres. Depuis lors, plusieurs saisons passèrent, mais rien de particulier n'arriva à Jérémy. Il était toujours aussi seul. Un jour de pleine lune, il écrivit ce poème.

**Je me meurs
Ma vie est un désastre
Alexie, ange au cœur d'or
Pardonne-moi
Au pied du grand chêne
Je serai.**

Puis il partit, corde à l'épaule, au cimetière, au pied du grand chêne. Alexie, qui venait de se faire demander en mariage par le marchand du village, voulut lui annoncer la bonne nouvelle. Lorsqu'elle arriva chez lui, il n'y était point. Elle eut beau chercher dans la forge, elle ne le trouva pas. Tout ce qu'elle trouva fut son poème. Elle comprit tout de suite qu'il voulait en finir avec sa vie de forgeron. Elle courut de toutes ses forces au cimetière, où plus jeunes ils se rencontraient. Jérémy bien décidé à mourir, était à installer sa corde sur la branche la plus basse du chêne. À ce moment-là, une voix qu'il reconnut lui demanda d'arrêter ce geste insensé. Il se retourna et vit sa bien-aimée devant lui, ses cheveux volant au vent et ses yeux toujours aussi beaux. Il continua à installer sa corde malgré sa présence. C'est à ce moment qu'Alexie, voulant le détourner de ses idées noires, lui annonça la nouvelle de son mariage et exprima son souhait qu'il soit le garçon d'honneur à ses noces. Ce fut comme un coup de poignard au cœur, mais l'aimant encore, il accepta, malgré son mal. Il ne s'était jamais senti aussi triste. Deux jours après le mariage, on retrouva Jérémy pendu près du grand chêne avec une lettre à la main.

**Je ne fus pas celui que j'aurais voulu être
Ma peine est trop grande pour mon cœur
Ma vie dépendait de ce que vous alliez faire de moi
Votre indifférence est la raison de ma mort
Je n'ai pas connu l'amour que j'aurais voulu connaître
Adieu chers frères, chers amis, chers parents
La peine a pris le dessus de mon cœur
Adieu surtout à toi mon amour.**

Depuis ce temps, à tous les dimanches, le village se rassemble autour de la tombe de Jérémy pour y prier et y demander de l'aide et du bonheur. Au loin, on peut toujours voir, malgré les années passées, Alexie pleurant près du grand chêne.

Marc-André Aubin, Des Ruisseaux

Coup de balai

Un autre événement hors du commun s'annonçait à notre appartement surnommé « la commune de Lévis ». Mes amis d'enfance auraient eu misère à croire que j'en étais l'auteur. J'étais si timide et ordinaire auparavant qu'on ne se souvenait qu'occasionnellement de mon nom ou de mon passage. Maintenant, c'était chez moi que l'action se passait. Depuis un an, les gens me remarquaient lorsque je sortais : j'avais l'air d'un Jésus multicolore qui joue de la flûte. Malgré mes allures excentriques de hippie et mes propos spirituels étranges, les gens de mon voisinage m'avaient accueilli chaleureusement chez eux. Certains m'avaient même invité à prendre le thé. Ils avaient accepté de tolérer l'ambiance festive et le rythme endiablé des percussions pour toute une nuit. Guy, mon colocataire, les yeux pétillants, s'occupait de la sonorisation et moi, de la création visuelle. L'inauguration de notre nouveau studio d'enregistrement et atelier de création artistique du 41 Bourassa était imminente. Près d'une centaine d'artistes laissèrent libre cours à leur imagination fertile ce soir-là dans notre vaste quatre et demi. Ils firent chanter leur instrument, laissèrent gambader leur voix, donnèrent vie aux murs, plafonds et planchers avec leur pinceau, rêvèrent de beauté en poèmes et en danses jusqu'à l'aube.

Nous ne nous doutions pas, Guy et moi, qu'un ou une des artistes lutins avait ouvert une porte et qu'elle l'était demeurée. Aucun courant d'air ni aucun autre signe perceptible ne nous en avertit. D'ailleurs, nous ne connaissions même pas l'existence d'un tel type de porte...

J'admirais le tapis jaune pissenlit de notre cour arrière au moment où Guy rebondit à mes côtés, ses cheveux frisés dressés sur la tête. En fait, il avait toujours eu une coupe de cheveux naturellement électriques. Son surnom en disait long : « side show Bob ». Je fus tout de même surpris car j'avais l'impression que sa parure exprimait pour la première fois un sentiment, contagieux, de terreur. En une seconde, je conclus que je n'étais pas fou. Mes visions au sous-sol n'avaient donc pas été des hallucinations. Ma façade habituelle, neutre et distante, s'évapora en un clin d'œil. Simultanément, nous nous mîmes à déblatérer sur ce que nous avons aperçu en bas de l'escalier à plusieurs reprises depuis la « crémaillère » du printemps. Nous en parlâmes encore et encore chaque soir, des jours durant. Nous cherchions, secrètement, un moyen de comprendre et régler ce pépin mystérieux. Nous avions tous deux peur de passer pour des cinglés. Pourtant, d'autres que nous avaient dû goûter à cet esprit tourmenté car personne n'osait venir au studio depuis quelque temps déjà. Tous, sauf une jeune peintre squelettique arborant le noir, tant dans ses vêtements que dans ses propos... Ariane, pour la nommer, avait justement exploité son talent au cours de la nuit féérique du printemps. Elle avait accouché d'une impressionnante murale représentant une sorte d'enfant nu qui flottait dans une bulle et qui semblait chanter. C'était esthétiquement et techniquement parfait mais je ressentais une frayeur inexplicable chaque fois que je me concentrais sur ce tableau. J'en parlai à Guy qui me confirma percevoir quelque chose de similaire. Intérieurement, je sautais de joie. J'étais convaincu d'avoir déniché la provenance de cette masse noire, vaporeuse, difforme, qui flottait en permanence dans la grande pièce au sous-sol.

J'allai donc consulter une kyrielle de « matantes » expertes en « énergies » qui me référèrent à un professeur et conférencier de sciences occultes, monsieur Tessier. Je me transportai jusqu'à Rivière-du-Loup pour le rencontrer, enthousiaste à l'idée de revenir à la maison avec tous les outils nécessaires pour me débarrasser concrètement de cette entité intouchable et volatile... De retour dans l'antre du fantôme, c'est-à-dire chez moi, je préparai un « kit de purification », selon les bons conseils de l'expert. Armé d'un verre d'eau

salée et d'un bâton d'encens à l'odeur terreuse, je m'approchai du portail démoniaque et commençai le rituel. Une brise subtile me fit frissonner et éveilla tous mes poils, qui se hérissèrent, lorsque je projetai l'eau « bénite » sur l'objet de mes incantations sacrées. Je me sentais complètement ridicule. Néanmoins, j'achevai de réciter les paroles prescrites et je repeignis par-dessus l'œuvre maudite d'Ariane.

Quelques jours seulement après l'exorcisme, Guy et moi pouvions aisément remarquer que la fameuse ambiance décontractée et dynamique attribuée au « 41 » régnait de nouveau dans notre petit quartier général de « peace and love ». Les habitués manifestaient leur joie d'être de retour en créant de plus belle. Mais personne ne mentionna un mot à propos des phénomènes paranormaux. Une rumeur subtile, sous-entendue, que le mystérieux trouble s'était dissipé, s'était répandue, et les gens étaient revenus. C'est tout. Le sujet créait un tel malaise qu'il s'effaça sans avoir atteint la surface audible. Nous ne revîmes jamais cette Ariane.

Deux mois passèrent avant que j'apprenne de l'une de ses connaissances qu'elle avait été internée en asile psychiatrique pour possession, la journée exacte de l'exorcisme... Le mauvais esprit s'est-il réfugié chez sa bienfaitrice lorsque je l'ai balayé de notre paradis ? Qui sait ?

François Tremblay, Centre d'éducation aux adultes de Bonaventure

Ancrée à mes mots...

Sans les mots, il n'y aurait pas d'histoire.
Sans les mots, la vie, l'amour, la mort et la guerre,
ne pourraient être définis comme il le faut.
Pour décrire un coucher de soleil,
il faut le voir,
le contempler,
l'admirer.
Mais pour s'en souvenir,
il faut l'écrire avec des mots et se l'imaginer avec des images.
Les mots se souviennent.
Ils n'oublient jamais.
Il y a des mots tendres.
Il y a des mots qui font pleurer.
Il y a des mots qui font rire.
Sans les mots,
la mémoire de la vie resterait sans question,
sans réponse.
Sans les mots,
l'inspiration et la création d'un texte ou d'une chanson
ne sauraient demeurer sur papier.
Les mots,
il faut les cultiver,
les développer,
les faire naître.
Si une image vaut mille mots,
alors ma vision de la vie est une richesse inépuisable.
Il y a des mots harmonieux, agréables.
Il y a des mots pénibles, misérables.
Il y a des mots qui nous hantent, nous tourmentent.
C'est l'espoir de pouvoir
changer des choses avec des mots.
C'est l'expression de la pensée
où les mots n'ont pas d'obstacle
ni de résistance.
L'instant présent m'a permis d'écrire ce texte.
Parce que sans les mots

il n'y aurait pas d'histoire à raconter,
seulement une page blanche où le doute persiste.
L'écriture me fait du bien.
Je l'utilise pour être fière de ma langue
et pour ne pas oublier
que je suis Gaspésienne dans l'âme
et ancrée à mes mots.
Parce que pour écrire, il faut avoir la capacité d'être présent
à quelque chose qui est absent.
Ma plus belle histoire : c'est la passion des mots.

Emmanuelle Caissy Nantel, Éducation des adultes, Bonaventure

La morte

Le premier jour de l'automne, la lueur du soleil vient caresser mon visage. Je me réveille doucement, mais je ressens un drôle de sentiment. Tout à coup, le temps s'assombrit et un épais brouillard recouvre le sol. Ce n'était pas comme à l'habitude. Une ambiance lugubre s'empare de moi à m'en donner la chair de poule...

À mon arrivée à l'école régnait un étrange silence. Plus tard, cet avant-midi-là, Pierre, notre professeur, nous a annoncé qu'une élève de notre classe avait perdu la vie. Cette nouvelle me frappa particulièrement, probablement à cause du sentiment bizarre que j'avais eu à mon réveil.

Depuis ce jour, je vois toujours la même chose, un cercueil qui s'ouvre après que l'obscurité soit totale. Alors, le squelette de ma collègue de classe émerge de la terre pour errer silencieusement avec d'autres revenants de ce cimetière à l'extérieur d'un village centenaire.

Soudain, le vent se lève, les branches des arbres s'agitent. Les feuilles se détachent et tourbillonnent dans un courant d'air au-

dessus du jardin des allongés. Il y a aussi un gros nuage qui surplombe le champ du repos. La pluie s'ajoute à ces éléments, mon visage est tout trempé. De plus en plus, l'eau qui dégoutte de mon visage pénètre mes vêtements ; la tremblote s'empare de moi, mes dents se cognent les unes aux autres. Elles font beaucoup de bruit. J'ai peur que cette jeune femme et les autres morts ne m'aperçoivent derrière la pierre tombale. Je les observe depuis plus d'une heure. Tout à coup, mon pied heurte une branche morte et tous les corps sans chair se retournent vers moi. Je prends alors mes jambes à mon cou.

Dans ma fuite, je tombe dans une fosse pleine de boue. Mon corps est paralysé par la peur et je dois m'extirper vite de là. Je prends mon courage à deux mains ; j'agrippe la paroi pour me sortir rapidement de ce gouffre. Presque émergé, deux mains squelettiques attrapent mes jambes et me tirent vers le fond. Je commence à m'enfoncer dans la boue. Des squelettes sont regroupés autour de la fosse, ils me regardent disparaître doucement en riant. Au moment précis de passer de vie à trépas, mon réveille-matin se met à sonner brusquement. Je me réveille en sursaut, j'ouvre un œil. Il n'y a pas de squelettes... ce n'était probablement qu'un rêve. Je passe ma main sur mon visage, il est encore humide et mon corps est plein de vase.

Je monte alors dans ma voiture et me dirige vers ce cimetière pour trouver une trace de ma présence. J'inspecte la fosse, j'y vois les empreintes de mes mains. Maintenant, je n'ai plus de doute, ce n'était plus un rêve...

Martin Boislard, Centre Saint-Louis-de-Gonzague, Drummondville

Vivre à tout prix

Ma plus grande décision est celle d'avoir décidé de vivre. Je suis survivante de ce qu'on pourrait appeler le cercle malsain de la violence conjugale. On naît, on meurt, mais entre les deux, il y a l'espace « temps ». De quelle façon je l'ai vécu ce temps de ma propre vie... La vie, la mort se confrontaient.

À 18 ans, j'ai pris la décision de vivre en couple, j'ai fait le choix de rester à la maison. Je suis devenue la mère de deux beaux enfants. Cette relation de couple a duré vingt-deux ans. Je vivais sous son toit. Pendant ces années, je me suis donnée aux autres. Je me responsabilisais et m'épanouissais. J'étais créatrice et j'avais de belles passions. Je possédais de belles valeurs. Avec le temps, la violence conjugale, sournoisement, s'est installée au sein de mon couple.

Pendant des années, j'ai réussi à garder mon sang-froid. J'ai emprunté dans des livres des phrases qui me reconfortaient dans mes moments de désespoir. J'étais heureuse et la vie était belle. Jusqu'au jour où ma souffrance émotionnelle fut plus importante que le désir de persévérer dans la vie.

Ma vie de couple n'était plus agréable. J'étais fatiguée de me battre contre moi-même. Mon conjoint était devenu incapable de me faire plaisir, me critiquant sans cesse. Mes sentiments amoureux pour lui diminuaient à force d'être rabaisée et de me faire suggérer de me faire soigner. J'étais dans une impasse, je ne savais plus quoi penser de cette situation. Je persévérais toujours, pensant que c'était impossible de vivre seule et peut-être sous le seuil de la pauvreté. Quand l'insécurité me guettait, je l'exprimais avec des larmes, des remises en question, des remises à une autre fois, je stagnais. Je n'étais pas en mesure d'exprimer mes besoins. J'avais peur de ses humeurs. J'étais devenue servante et esclave de mon conjoint.

Un jour, j'ai dû me rendre à l'évidence que je n'étais pas venue sur terre pour pleurer toutes les larmes de mon corps, mais pour chérir la vie dans l'harmonie. Tant de questions me venaient à l'esprit. J'agissais comme si j'étais imperméable. C'était un déchirement dans mon cœur de seulement penser : « Est-ce possible d'en être rendue là ? » J'étais devenue négative, je n'arrivais pas à surmonter mes propres peurs. J'ai dû changer ma façon de penser et croire, moi aussi, que j'étais faite pour le bonheur. Je devais quitter, abandonner tout ce que j'avais investi, mon temps et mon énergie.

Un soir, suite à une dispute, j'ai craqué. Dans un court instant, j'ai reproduit ce que j'avais subi en silence pendant des

années. J'ai frappé à mon tour. Je ne ressentais pour moi-même que dégoût et mépris. Pour mon propre bien et celui des enfants, tout de même eux n'avaient pas à vivre nos révoltes, nous sommes partis. Ils avaient peur pour eux-mêmes, mais aussi pour moi. Je suis allée consulter pour m'aider à comprendre. Ce fut très difficile pour moi de savoir que je souffrais d'aliénation mentale envers moi-même, dont la cause était le contrôle émotionnel et physique du conjoint alcoolique, jaloux et possessif.

Ce cheminement m'a amenée à prendre conscience et à accepter ma propre individualité. Aujourd'hui, je suis à l'aube de mes 43 ans. J'ai fait un retour à l'école. J'aspire à obtenir mon diplôme d'études secondaires. Je prends des décisions par et pour moi-même en respectant les besoins des enfants. J'assume mes choix et les conséquences de ceux-ci. Mes enfants sont intelligents et en mesure de se responsabiliser. Ils demeurent avec moi. Ils se considèrent privilégiés d'avoir l'opportunité d'être en rapport avec leur père, et ce, à tous les jours s'ils le désirent. Ils sont là pour lui. C'est très important pour moi. C'est une de mes valeurs fondamentales. Quant à moi, je n'ai aucun contact avec cet homme. Et c'est bien ainsi. Je suis de plus en plus respectueuse de mes propres besoins. Je chemine lentement et je suis heureuse d'avoir pris la décision de vivre.

Isabelle Lévesque, CEA Kamouraska-Rivière-du-Loup, La Pocatière

Marty et moi

J'ai écrit ce texte pour vous parler d'un film qui, au cours de mon jeune âge, m'a profondément ému. Il s'agit du film d'horreur *Silver bullet*.

Basé sur un roman de Stephen King intitulé *L'année du loup-garou*, le film raconte l'histoire de Marty, un jeune garçon handicapé confiné dans un fauteuil roulant. Il découvre malgré lui, l'identité secrète d'un mystérieux loup-garou qui, les soirs de pleine lune, ter-

rorise et meurtrit les habitants d'un petit village. Dès lors, Marty demande à son oncle de lui fabriquer une balle en argent pour tuer la bête qui, depuis, le pourchasse sans relâche pour préserver sa vie.

Tout d'abord, il faut savoir que mes parents ne m'avaient jamais imposé de lois strictes concernant les films à sensations fortes. Ainsi, dès l'âge de sept ans, je visionnais des films de toutes sortes : de l'humour noir de la série des *Freddy*, jusqu'au scénario troublant de *The exorcist*. Ces films développèrent en moi un attrait plus que passionné pour le cinéma.

Mais ce qui m'avait particulièrement touché en regardant *Silver bullet*, c'est le point commun majeur qu'il y avait entre Marty et moi. Figurez-vous que tout comme lui, j'étais atteint de paralysie cérébrale, un handicap physique qui m'empêchait de marcher. Voyez-vous, lorsque j'étais enfant, je rêvais souvent le soir dans mon lit que je revêtais la cape noire de Batman et conduisais la batmobile. Pourtant, le matin venu, je savais très bien que je n'avais pas les compétences physiques pour accomplir la profession de détective.

Cependant, dans le cas de *Silver bullet*, les attributs du héros (si exceptionnels) étaient exactement les miens. De ce fait, le personnage m'apparaissait si réaliste dans une histoire aussi démente... Ça me rendait fier de voir quelqu'un comme moi se transformer en héros au travers d'un récit fantastique. De plus, notre handicap n'était pas le seul point que nous avions en commun. Il y avait aussi l'oncle de Marty ; un homme dans la quarantaine, très débrouillard et habile de ses mains. Il construisit d'ailleurs à Marty une superbe moto faite à partir d'un fauteuil roulant qu'il baptisa *Silver bullet*. Cela lui permit d'échapper au monstre à plusieurs reprises. Il souffrait également d'alcoolisme. De mon côté, j'avais moi aussi un oncle dans la quarantaine qui était très doué pour les travaux manuels et qui, je dois l'avouer, avait lui aussi des problèmes d'alcool. C'était cette drôle d'ironie qui m'a fait apprécier davantage l'aspect familial du film.

Mais ce que le film avait de plus marquant, en ce qui me concerne, était une scène très spéciale. Par une belle journée

ensoleillée, Marty s'approcha d'une clôture où, de l'autre côté, des enfants jouaient au soccer. Alors, la caméra focalisa sur les jambes qui couraient sur le terrain. On apercevait ensuite le visage de Marty qui affichait une grande tristesse. À cet instant précis, j'ai senti un frisson me parcourir, j'avais vécu ce moment trop souvent dans ma jeunesse et je connaissais avec exactitude la douleur et la peine qui résidaient au fond de son cœur...

Je crois que ceci résume bien pourquoi je considère *Silver bullet* comme étant l'un des films les plus émouvants que j'ai eu l'occasion de voir dans ma vie. En terminant, je conseille à tous les amateurs de ce genre, ce classique de l'horreur effroyablement attendrissant, signé Stephen King.

Jordan Larivée, Centre de formation du Richelieu, McMasterville

Coup d'État au pays de ma grammaire

Il était une fois dans cette petite école, l'auteur de ce conte dont les paupières étaient si lourdes que même le café n'était pas utile. Oui, sa fatigue était sournoise et pernicieuse, mais par contre, elle était si douce que le destin en était d'avance décidé. Il était malheureusement condamné à lentement sombrer dans le sommeil et les rêves.

Alors doucement, tout doucement, sa tête s'appuya sur le lourd dictionnaire ouvert d'où régnait un monde rempli d'agitation et totalement différent ; tout à fait inimaginable pour le commun des « gens-aux-yeux-ouverts ». Au mystérieux pays du dictionnaire se préparait au même moment un véritable coup d'État ; les anarchistes, Virgule, Letrait et Lepoint, se préparaient à renverser la vétuste république de Conjonctions, représentée à cette époque par Maisouetdonccarnior et ses sbires sans scrupules et sans vergogne. Puisque dernièrement Lafatigue s'était battu avec Ladiscipline et qu'il avait finalement eu raison de lui, personne n'était plus chargé d'assu-

rer l'ordre et la discipline. La porte était donc grande ouverte pour une révolution. Oh oui ! C'est grande ouverte qu'elle était cette porte...

Alors nos trois complices révolutionnaires se regroupèrent et mirent sur pied leur plan. Lavirgule, leur leader, s'exclama ainsi : « Mon bataillon de guérilleros et moi attaquerons Maisouetdoncarnior par le centre, ce qui minera sa crédibilité ; si nous réussissons, le président deviendra alors une simple énumération. » « Et moi alors ? » s'exclama Guillemets qui voulut s'impliquer avec les autres. Alors il vendit ainsi sa salade : « Si j'encadre le président, il ne deviendra plus qu'un minable « soi-disant ». » Alors, Letrait et Lepoint acquiescèrent sur-le-champ. Lavirgule fit de même. L'agitation était alors à son paroxysme, la bataille était devenue incontournable, inévitablement, le sort en était jeté...

La bataille, en effet, fut terrible, comme si on avait tué une mouche à l'aide d'un obusier. Le seul allié du président était Barreoblique qui combattit malgré tout bravement Letrait et Lepoint, il sépara les deux rebelles qui se réfugièrent dans la ville de Internet. Mais ce fut quand même peine perdue, Virgule et sa guérilla avaient déjà fait très mal à l'organisation du président qui boitait lamentablement de la patte. Mais, c'est par contre Guillemets qui porta le coup de grâce en encadrant le dictateur.

Après la bataille, il fut décidé que le président déchu serait décapité et que ses membres seraient gardés pour usages éventuels. Et c'est ainsi que naquirent les conjonctions de coordination « mais, ou, et, donc, car, ni, or ».

Le roi est mort ; vive le roi !

David Leblanc, École Lemoyne-D'Iberville

Mon ange

J'ai rencontré dans ma vie plusieurs personnes qui ont décidé, un jour, que c'en était assez pour eux. Leur désir le plus cher, arrêter de souffrir. Peut-être avez-vous déjà entendu parler du petit garçon, qui comme Superman voulait voler, se projetant du haut d'un édifice pour accomplir son plus grand rêve. Tel fut le souhait d'une personne très importante pour moi, une personne qui a marqué ma vie à jamais.

Voilà déjà presque huit ans que toute ma vie a basculé. Une personne significative, autant dans mes moments heureux que dans mes moments tristes et qui a partagé mon enfance, donc la plus grande partie de ma vie, a décidé tout comme le petit garçon, de se précipiter du haut d'un édifice pour devenir un ange. Je n'avais pas compris sa souffrance à ce moment-là. Même que dans les périodes les plus brusques de ma vie, je l'ai envié d'avoir eu le courage de mettre fin à son enfer pour renaître dans un monde meilleur. C'est bien ce qu'ils disent à l'église : « Il nous a quittés pour un monde meilleur.... est assis à la droite de Dieu ! Il laisse dans le deuil sa famille et ses amis... ». Le deuil... j'ai compris le sens de ce mot à un moment crucial de ma vie. J'ai vécu ce que malheureusement bien des gens avant moi avaient traversé. Or, je ne pouvais pas comprendre, je ne pouvais pas accepter, j'avais besoin de lui, de sa présence. J'ai bien pleuré toutes les larmes de mon corps avant de me faire une raison. Mon frère était maintenant un ange. Je ne pouvais rien y changer. Peut-être seulement tenter d'accepter son départ et me faire une raison, mais comme c'est difficile d'apprivoiser la vie quand on a l'impression qu'elle n'est qu'un film en noir et blanc ! Et puis le courage que l'on doit avoir pour affronter toutes ces souffrances.

Puis ma fille, l'amour de ma vie, a vu le jour avec un petit cœur malade. Les cardiologues lui avaient promis un stimulateur cardiaque pour l'âge de cinq ans. Je me demandais s'il n'y avait pas, par hasard, un ange gardien pour elle, pour nous. J'étais dans un grand désarroi, je m'en voulais, j'en voulais à cette vie parfois si cruelle. Et si mon ange, mon frère, lui donnait la santé ! Soir après soir, je lui

demandais, une chandelle allumée près de moi, s'il pouvait donner des ailes à ma fille. Elle méritait la santé et le bonheur, elle méritait la vie. Jour après jour, je répétais les mêmes gestes en y croyant de plus en plus. Je lui parlais en silence, tout bas à l'oreille comme s'il était à mes côtés, le suppliant de parler à celui qu'on appelle Dieu pour qu'au moins ce doux cœur guérisse. Certains auraient probablement pensé que j'avais atteint la folie ! Je lui demandais aussi de ne pas m'oublier, car moi aussi je voulais des ailes. Alléger le poids de mes peines et ainsi, être armée pour accompagner ma fille dans son apprentissage de la vie. Aujourd'hui, je demande encore à mes anges, car ils sont plusieurs, d'être près de moi afin de m'encourager car ils sont, je crois, les seuls à le faire en silence, avec sincérité.

Je crois sincèrement, après le grand miracle de ma fille, parce qu'elle est maintenant guérie, que les anges ont écouté mes deux vœux les plus chers, la santé de ma fille, puis la volonté et le courage d'accomplir mes rêves. Ils nous ont libérées de notre boulet et de nos chaînes pour les remplacer par des ailes. Et vous, qui sont les anges pour vous faire rêver et vous pousser chaque matin hors de votre lit ?

Merci aux anges !

Caroline Laviolette, CEA Kamouraska-Rivière-du-Loup, La Pocatière

Accroche-toi à tes rêves

Apprendre à trente-deux ans que l'on est atteinte d'un cancer devient une épreuve difficile à surmonter dans la vie d'une femme. C'est avec volonté, courage et ténacité que l'on peut s'en sortir. Je prends ces quelques instants pour partager avec vous cette histoire, la mienne. Je désire aussi vous transmettre ces mots d'encouragement afin que vous puissiez croire en vos rêves. Il y a des gens qui traversent cette épreuve et en sortent gagnants. J'en fais partie.

Par une belle journée ensoleillée du mois d'octobre, ici on appelle ça l'été indien, je reçois un coup de téléphone. À l'heure du dîner, le médecin lui-même me demande à son bureau sans faute pour 13 h. L'inquiétude me gagne, j'avertis mes patrons de la raison de mon retard. En me rendant au bureau, mille et un scénarios se forment dans ma tête. Je me dis que si le médecin prend la peine de me contacter personnellement, la journée de son congé, c'est qu'il y a quelque chose de grave. J'entre dans la salle d'attente, il me fait signe de le suivre, il me dit : « Tu sais Nicole, j'aimerais mieux aller bûcher du bois toute la journée que de t'annoncer cette mauvaise nouvelle-là. J'ai reçu tes résultats d'examens et il y a une tumeur cancéreuse au niveau des intestins ». Je lui réponds : « Voyons donc, tu t'es sûrement trompé de dossier, ça ne se peut pas. » Je comprends vite qu'il dit la vérité et je dois faire face à la situation.

Par la suite, tout s'enchaîne, les examens, les prises de sang. Je dois l'annoncer à mes enfants, à ma famille, à mes patrons. Tous sont abasourdis. Les événements se déroulent tellement vite : l'opération, l'attente du verdict, à quel stade est rendue la maladie. J'ignorais si je recevrais de la radiothérapie ou de la chimiothérapie. C'est terrible, il y a des jours où l'on ne croit plus à rien et le lendemain, il y a une lueur au bout du tunnel.

Pour ma part, j'ai connu la chimiothérapie et lorsque j'ai appris que j'aurais ces traitements, la panique s'est emparée de moi. Dans mes rêves, je voyais tomber mes cheveux, je m'imaginai être terriblement malade, je défonçais des murs tellement j'étais révoltée. Une année complète à subir ces traitements, à chaque mois c'était à recommencer. Une femme merveilleuse, Renelle, fondatrice de « Ligne de vie », m'a dit un jour : « La chimio, imagine-la comme quelque chose qui t'aide à guérir, au lieu de te rendre malade, tu vas mieux l'accepter ». À partir de ce moment, quand ce liquide coulait dans mes veines, je me disais que ça m'aiderait à guérir, à voir grandir mes enfants et à réaliser mes rêves.

Cela dit, quinze années ont passé et je suis une preuve vivante que l'on peut s'en sortir. À tout ce beau monde qui est atteint

aujourd'hui, je conseille le plus de repos possible. Prenez le temps de vous laisser guérir. Acceptez d'être faible, laissez les autres vous aider, ils ont besoin de se sentir utiles. Un jour, vous serez peut-être la personne qui pourra les aider dans une autre étape de leur vie.

Nicole Blanchet, Éducation des adultes, Dégelis

La chance de ma vie

Il y a 17 ans, je vivais parmi mes quinze frères et sœurs dans l'ouest de l'Afrique au Mali. Au cours de l'été 1987, nous avons reçu un groupe d'entraide internationale. Cette aide consistait à nous fournir de l'eau potable puisque dans mon village, beaucoup de personnes étaient gravement malades à cause de l'eau de rivière insalubre.

Dans mon enfance, jusqu'à l'âge de 11 ans, on me surnommait la « gnatagolin », c'est-à-dire le voyou du village. Je ne craignais pas grand-chose puisque j'étais libre et abandonnée à moi-même suite au décès de mes parents. Sans gêne, je suis allée demander à un membre du groupe humanitaire s'il pouvait m'emmener avec lui, chez lui, au Canada. Il m'a dit : « Pour l'instant, je dois partir, mais ne t'inquiète pas, je reviendrai te chercher dans trois mois ».

Croyez-le ou non, cet inconnu est venu me chercher tel que promis. Il est revenu pour moi ! C'était un rêve ! Il m'a emmenée en visite dans son pays. Durant les trois mois où j'ai habité dans sa chaleureuse et aimable famille, j'ai vraiment été choyée. Ce dernier aurait bien voulu m'adopter, mais malheureusement, à cette époque, la loi ne le permettait pas aux hommes célibataires. C'est alors qu'il m'a présentée à l'un de ses cousins qui vivait avec sa famille à Arvida au Saguenay. Même si ces gens ont été des êtres très affectueux, aimants, tendres et sensibles envers moi, j'avais tout de même un peu peur. Finalement, ils m'ont adoptée. Mais mon grand cœur réclamait que mon frère soit avec moi dans cette aventure ; je ne pouvais m'imaginer sans lui et il en était de même pour lui. Sympathiques à

ma peine, mes parents adoptifs ont accepté ma demande et entrepris les démarches pour nous deux. Dès cet instant, ils m'ont aimée aussi pour mon grand cœur.

Cela a pris bien du temps, bien des papiers et de la patience. J'ai passé l'année avec Roger à Barnako pour finaliser la demande d'adoption. Nous avons ramené mon frère de la brousse. Il a été hospitalisé quelques mois pour soigner la maladie tropicale causée par la consommation d'eau non potable. À notre arrivée au Canada en 1989, nous avons rencontré deux médecins spécialistes. Ces derniers ont avoué à nos parents que nous avions de la chance d'être sortis du pays. Dans le cas contraire, être restés dans la brousse, nous serions morts à l'âge de 25 ans.

Aujourd'hui, mon frère et moi avons un toit, mangeons trois repas par jour, buvons de la bonne eau potable et bénéficions d'une bonne santé. Que peut-on demander de mieux ? Lorsque je vois les gens gaspiller de la nourriture, arroser leur terrain durant des heures, cela me rend triste. Dans mon pays, dès l'âge de 5 ans, beaucoup de jeunes sont debout au lever du soleil pour mendier leur premier repas de la journée. Vers l'âge de 7 ans, nous avons connu une année de sécheresse : nous nous nourrissions de terre et d'eau de bambou. Ce fut une année pénible !

Ensemble, apprécions à chaque jour la chance que nous avons de profiter de la nature généreuse, prenons-en soin en pensant aux générations futures. Pour moi, c'est une valeur importante que je tiens à transmettre à mes propres enfants.

Macouta Brisson, CFGA de la Jonquière

Un vrai coup de foudre

Qui ne croit pas au coup de foudre ? Par expérience, je sais qu'il existe et qu'il peut survenir en tout temps et à tout âge.

Il y a vingt-trois ans, j'ai su ce que c'était un coup de foudre, l'amour avec un grand A. Il s'agissait du frère aîné de ma meilleure amie. Lorsque je le voyais, les papillons et les frémissements prenaient prise sur tout mon corps. Pour moi, il était tout à fait exceptionnel avec des yeux magnifiques et un intérieur à faire tomber les filles. Charmeur, sensible, sociable, aimant avec une joie de vivre débordante, voilà ce qu'étaient ses plus grandes qualités.

Ma rencontre avec lui s'est produite lorsque j'avais 10 ans, mon cœur a fait plus de trois tours. Mon rêve à cet instant était de faire ma vie avec cet homme. Quelques petites fins de semaine merveilleuses passées avec lui ne faisaient qu'agrandir mon amour envers lui. Nos parents n'étaient pas d'accord avec notre relation et ne se gênaient pas pour nous le dire.

Malheureusement, nous nous sommes perdus de vue durant plusieurs années, mais mon amour pour lui ne s'est pas perdu.

Entre-temps, j'ai eu un merveilleux petit bonhomme que je prénommiais Maxime.

À 18 ans, je savais ce que je voulais et ma priorité était de reconquérir le cœur de mon beau Tony. Après avoir passé du temps ensemble et à réapprendre à se connaître, nous décidions de former un couple.

J'étais au comble du bonheur, j'avais atteint mon but et il me restait à rendre cet homme, si parfait à mes yeux, le plus heureux du monde. Après quelques mois est née notre fille Krystel, bel ange aux cheveux couleur de blé, aux yeux charmeurs et au sourire séduisant.

Notre bonheur était incalculable, nous vivions la plus belle histoire d'amour. Deux ans après la naissance de Krystel, c'est au tour de Caroll-Ann de faire sa venue dans notre belle famille remplie d'amour. Nous étions aux anges avec nos trois beaux enfants. En 1996, voilà Marc-Olivier qui nous montre sa jolie petite frimousse. Notre famille avait pris de l'expansion et je n'en demandais pas mieux que de passer ma vie ainsi.

Nous vivions dans un logement moyen et rien ne nous manquait, mon amour travaillait d'arrache-pied pour faire vivre sa famille. Des hauts et des bas secouèrent notre vie de couple, le travail constant et les absences répétées de mon coup de foudre ont fait en sorte que ce merveilleux couple qu'était le nôtre a subi la rupture.

En 1997, il est parti en me laissant là, déçue et seule avec mon coup de foudre. Ce fut l'épreuve la plus difficile à ce moment-là pour moi. Mon amour de toujours partait avec une autre. Je n'ai pas à remettre la faute sur l'un ou sur l'autre, car pour moi, dans un couple, tout est partagé à deux. Ce que je sais, c'est qu'après huit ans de séparation, je suis toujours amoureuse de cet homme et lorsque je le revois, il m'est encore aussi exceptionnel, a des yeux magnifiques et son intérieur me fait autant craquer. Lorsque je suis près de lui, les mêmes papillons et frémissements se promènent à travers mon corps, mes yeux brillent autant qu'en 1981, lors de ma première rencontre avec Tony, et mon amour pour lui est toujours et restera à jamais gravé dans mon cœur car, à mon avis, un seul et vrai coup de foudre peut exister.

Pascale Villeneuve, Centre Christ-Roi

Vie sauvage et de pauvreté

Ceci est une histoire vraie. Cela s'est passé vers 1940 à aujourd'hui.

L'histoire a commencé alors que je n'étais pas née. C'est l'histoire d'une grande famille de la région, c'est la mienne. Une femme m'a touchée énormément par la manière dont elle a vécu.

Une jeune femme vivait seule et démunie. Elle regardait passer les jours et les heures. Presque rien sur la tête, peu de nourriture, elle a vécu comme un ermite. Un jour, une rencontre a amélioré sa vie de beaucoup. Parce qu'un homme lui a demandé sa main. Elle était heureuse d'avoir pu se trouver un mari. Cet homme travaillait, mais l'argent manquait.

Elle est devenue femme de maison, elle ne savait pas faire la cuisine, le ménage et la lessive correctement. Toujours dans le besoin, elle eut 17 enfants dont 4 sont morts à la naissance. Ne se laissant pas abattre, elle a élevé ses enfants du mieux qu'elle pouvait. En vieillissant, ses enfants avaient des problèmes psychologiques et violents. Elle a pu vivre avec ça, ils étaient ses enfants.

Un jour, sa vie changea un peu pour une bonne chose. La municipalité de son village a décidé de faire construire une maison plus habitable, plus propre et plus grande pour sa famille. Malgré tout, les besoins se faisaient encore sentir : le manque de vêtements, de nourriture, d'argent et de médicaments. Le salaire du mari n'était pas suffisant. Elle a vécu avec les bons et mauvais côtés. Ses enfants ont grandi dans la pauvreté et la moquerie des gens à cause de leur statut social. Malgré les problèmes survenus, elle a été une mère aimante.

Quelques années après avoir élevé sa famille, cette femme est devenue très malade. Les docteurs ont vu qu'elle était diabétique et ses os très fragiles. Par la suite, elle a eu des pertes de mémoire, elle faisait des retours dans son passé et elle a perdu un œil.

Délaissée par ses enfants, elle s'est retrouvée dans un foyer pour personnes âgées. Ceci lui a enlevé sa liberté et l'a beaucoup changée. Gravement malade, elle ne voyait plus rien, ne parlait plus, ne mangeait plus et ne marchait plus, cela m'a été très pénible. J'ignore si elle souffrait à ce moment-là. Elle y a vécu deux années. Elle est morte en octobre 2003.

Cette femme était ma grand-mère maternelle. Depuis son départ de l'autre côté, sa présence me manque, sa voix et tout le reste. Mais on me jure qu'elle est bien maintenant. Sur terre, elle y a laissé 13 enfants, 25 petits-enfants et 5 arrière-petits-enfants. À moi, elle m'a laissé sa force, son courage, sa générosité et de nombreux souvenirs.

À ta mémoire pour toujours... l'une de tes petites-filles.

Cindy Tourangeau, Centre Christ-Roi

Une réponse SVP

Le lundi 3 juin 1996, ma vie venait de chavirer. Le vendredi, j'avais perdu mon emploi, le samedi, mon amour m'avait laissé tomber, et dans deux semaines, je devais me présenter en cour de justice pour mille cinq cents dollars de contraventions non payées. Couché dans mon lit, seul avec mon désarroi, la dépression me tourmentait l'esprit.

À 10 h 30 du matin, le téléphone sonna. C'était mon ami Kosta qui me demandait de l'accompagner au Casino de Montréal. Bien sûr, côté orgueil, je ne pouvais lui dire que j'étais fauché, il me restait tout de même un peu de fierté. Je lui dis donc que j'y penserais et que je le rappellerais dans les trente minutes suivantes. Pris de panique, je demandai à mon colocataire, Joël, de me prêter deux cents dollars pour aller jouer au Casino de Montréal. Il accepta avec beaucoup d'hésitation car pour lui, c'était de l'argent perdu d'avance.

Nous sommes arrivés au Casino de Montréal à 7 h 30 le soir. J'étais ce qu'on appelle un débutant puisque j'y allais pour la première fois. À 10 h 15, il ne me restait que vingt dollars sur les deux cents que j'avais apportés. La dépression du matin revenait me hanter l'esprit peu à peu. Mes espoirs de gagner et mes illusions de régler mes problèmes s'étaient envolés, et en plus, j'étais endetté de deux cents dollars de plus qu'au matin. C'est alors que je me suis mis à parler à mon père qui s'était suicidé le 25 décembre 1990, lorsque j'avais quatorze ans. « Pourquoi m'as-tu laissé tomber ainsi quand j'étais adolescent ? Cela fera bientôt six ans que tu es parti et tu ne m'as jamais aidé. Fais quelque chose, prouve-moi que tu m'entends. » À ce moment-là, j'étais vraiment parti dans mes pensées. Assis devant cette machine mangeuse d'argent, personne ne pouvait s'imaginer ce qui se passait dans ma tête.

Lorsque je suis revenu à moi, j'insérai mon dernier vingt dollars dans la machine et appuyai sur le bouton de façon presque enragée. Une sirène infernale résonna dans tout le casino, tout le monde se précipita vers moi et je ne savais même pas pourquoi. « Jackpot ! Jackpot ! » s'écria un homme asiatique. Je venais de gagner un montant de quarante mille huit cents dollars. Parmi tous ces visages, je pus apercevoir le regard sidéré de mon ami Kosta qui avait joué sur la même machine une heure avant moi.

Les gens ne pouvaient pas croire en ma réaction : j'étais le gagnant et tous criaient plus fort que moi. Je restais là, figé, sans aucune émotion de joie, l'esprit confus. Je n'étais pas fou ! Je venais d'avoir une discussion père-fils et il m'avait répondu pour la première fois depuis sa mort.

Jean-François Martineau, Centre d'éducation aux adultes de Coaticook

Table des matières

Le voyage.	9
Un enfant de rêve – Croyez-vous aux rêves prémonitoires ?	11
Les mains de maman.	13
L'hymne à l'amour.	14
Coup de cœur	16
La course effrénée – Rien ne sert de courir, il faut partir à point (Jean de Lafontaine)	17
Les années sombres	19
Émilie	21
Ange voyageur.	23
La vie.	27
Guerrier dans l'âme	28
Sur un plateau d'argent	30
Tourmente inspirante	31
Vingt et une cuillères	33
Journal d'une jeune adolescente	35
Ma plus belle histoire	38
Le grand homme	40
Un doux moment	42
Trouver sa route	44
Secret de famille	48
Mon ange bien-aimée	50
Vermine la grenouille	51
L'aventure d'Élie.	53
Jacque qui grogne et Jacque qui rit	56
Samedi le 1 ^{er} juin 2002	57
Prendre son courage à deux mains	60
Un parcours difficile	61
La garderie sourire	63
L'arrivée de Catherine	64
L'histoire de Lara	66

L'aventure d'Alicia	68
Courage	70
Shokat	72
Une histoire vraie	74
La douce souffrance que je vis.	76
Une merveilleuse rencontre	77
Mon histoire d'enfance	78
Une main de velours dans un gant de fer	80
Coup de balai	83
Ancrée à mes mots	86
La morte	87
Vivre à tout prix.	88
Marty et moi	90
Coup d'État au pays de ma grammaire.	92
Mon ange	94
Accroche-toi à tes rêves.	95
La chance de ma vie	97
Un vrai coup de foudre	99
Vie sauvage et de pauvreté	101
Une réponse SVP.	102